

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura
Band: 41 (1970)
Heft: 12

Artikel: Feuilles éparses et glanures de la Belle Epoque
Autor: Moine, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-824801>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES INTÉRÊTS DU JURA

BULLETIN DE L'ASSOCIATION POUR LA DÉFENSE DES INTÉRÊTS DU JURA
CHAMBRE D'ÉCONOMIE ET D'UTILITÉ PUBLIQUE DU JURA BERNOIS

XLI^e ANNÉE

Paraît une fois par mois

No 12 Décembre 1970

SOMMAIRE

Feuilles éparses et glanures de la Belle Epoque : Avant-propos — En ce temps-là... — Souvenirs brumeux : Delémont en 1905 — Un gros bourg horloger et paysan : Tramelan — Moutier en 1910 : un bourg qui s'éveille au vent du siècle — La vie à Tripoli... de Moutier — Intermèdes ajoulots — Août 1914 : l'orage éclate

Feuilles éparses et glanures de la Belle Epoque

par Virgile MOINE

Avant-propos

Depuis quelques années, l'ADIJ a eu l'amabilité de mettre à ma disposition son « Bulletin » du mois de décembre. L'occasion m'a été ainsi offerte de publier des comptes rendus de voyages aux Etats-Unis, au Canada, en URSS, en Turquie.

J'espérais récidiver en 1970 et je m'étais déjà préparé à partir pour l'Ethiopie à la découverte des églises rupestres, de la religion copte et du curieux Etat africain se débarrassant de sa structure féodale comme mue un lézard, quand une mauvaise sciatique, tenace comme une racine de chien-dent, m'a immobilisé et cloué à demeure pendant dix mois.

Coupé du monde, replié sur moi-même, je me suis résigné à explorer le temps, à repenser et redécouvrir mon enfance et mon adolescence, entre 1900 et 1914, dans divers bourgs jurassiens. Mais en soulevant un coin du voile, c'est tout un passé qu'on fait surgir ; non pas seulement celui d'un écolier et d'un collégien. Elle m'apparaît comme sortant d'un brouillard, cette époque d'avant 1914, avec ses personnages à jamais disparus, sa société figée, ses habitudes, ses us, ses idées qui s'estompent et que recouvre la poussière de l'oubli.

Non pas qu'il s'agisse ici de « Mémoires ». Le mot serait prétentieux et pompeux, appliqué à l'existence banale d'un collégien, avant que m'aient atteint les remous de l'action politique m'obligeant à témoigner au tribunal de l'histoire régionale. Ce sont tout au plus des réminiscences.

Puissent ces « Feuilles éparses et glanures de la Belle Epoque » éveiller quelque intérêt chez mes contemporains et inciter les jeunes générations à estimer le chemin parcouru depuis un demi-siècle en pays jurassien.

Décembre 1970.

U. M.

En ce temps-là...

1900. Une année comme tant d'autres. Dans la ronde des ans, étape facile à reconnaître ; avec ses deux zéros pansus, elle apparaît comme une borne un peu plus visible, charnière entre deux siècles, le XIX^e finissant et le XX^e vagissant, si bien que maintes personnes la situent tantôt dans l'un ou dans l'autre. L'empereur Guillaume II, kaiser des Allemands, avait d'ailleurs décrété, sans se soucier des historiens et des astronomes, que le siècle nouveau commençait le 1^{er} janvier 1900. Peut-être songeait-il aux années jubilaires, marquant tous les demi-siècles du calendrier hébreu, annoncés au son des schofars et proclamant la libération des biens et des personnes.

Les faits saillants, à l'échelle mondiale, sont la guerre des Boers et l'expédition de Chine contre les Boxers. Le puissant empire britannique, désireux de réunir Le Caire au Cap et de s'emparer du même coup des mines de diamant et d'or de l'Afrique du Sud, mène une guerre impitoyable et difficile contre les républiques paysannes d'Orange et du Transvaal. Le lion britannique, pris dans des rets imprévus, use ses griffes contre les Boers, soutenus « moralement » par les peuples d'Occident. Le président Kruger et ses généraux tiennent tête héroïquement à l'Anglais ; défaites et victoires alternent, mais la raison du plus fort l'emporte. Un chroniqueur occasionnel, en un style très romantique, console les valeureux Boers : « Faisons des vœux pour que le ciel compatisse aux souffrances de ces deux peuples de braves et mette enfin un terme aux épreuves qu'ils ont jusqu'à ce jour supportées avec une foi si vive et une résignation toute chrétienne. Que le soleil de la liberté et de la délivrance se lève un jour sur les montagnes et les plaines des deux Républiques sud-africaines et qu'il soit le présage heureux et pacifique de la future fédération des Etats-Unis de l'Afrique du Sud. »

En Chine, excédé des empiètements et de l'arrogance des grandes puissances, un mouvement nationaliste, dont les membres s'intitulent les « Boxers », s'attaque aux légations et massacre diplomates et missionnaires. Une expédition punitive, sous les ordres d'un général allemand, débarque à Tien-Tsin des contingents anglais, français, allemands, russes, italiens, américains et japonais. Les Blancs imposent leur volonté, et sous la dictature des baïonnettes sont renouvelées les concessions aux trusts ferroviaires et portuaires. Et les missionnaires sont vengés, ce que note le pieux chroniqueur d'un almanach : « Espérons que des jours meilleurs se lèveront sur ce pays, et que du sang, non inutilement versé, de tant de nouveaux martyrs, sortira pour ces immenses régions, encore infidèles, la réalisation une fois de plus de ces paroles de Tertullien aussi justes et vraies que magnifiques : *Sanguis martyrum, semen christianorum* (c'est dans le sang des martyrs que se trouve la meilleure semence du christianisme). »

Si la guerre ensanglante des continents lointains, l'Europe n'est secouée que par des attentats et des crises ministérielles. Humbert I^{er}, roi d'Italie, tombe à Monza, près de Milan, sous les coups d'un anarchiste.

Victoria, reine de Grande-Bretagne, impératrice des Indes, régnant depuis plus de soixante ans sur une vaste fédération de peuples, meurt lentement de sénescence, entourée du respect général, tandis que son contemporain François-Joseph de Habsbourg, accablé par les drames

familiaux qui mettent en péril la couronne d'Autriche-Hongrie, mène une lutte sans issue contre les nationalistes qui déchirent son empire moribond.

L'Exposition universelle, à Paris, apparaît comme le phare du siècle naissant. Le pavillon suisse, ses chalets, sa chanson des armaillis, créent l'enthousiasme, et le pavillon de la Fée électricité, cette nouvelle venue, promet aux hommes lumière, abondance et mieux-être.

La paix mondiale est assurée, grâce à l'alliance de l'immense empire des tsars et de la République française. Et si l'affaire Dreyfus, « ce juif qui osa vendre sa patrie d'adoption », les cocoricos du nationaliste Déroulède et la politique anticléricale du gouvernement Waldeck-Rousseau provoquent des remous dans l'opinion française, la Suisse — l'Helvétie, comme on aime alors à la désigner — évolue sans histoire. On se plaint, çà et là, de l'indifférence civique. Un journaliste, commentant l'éventuelle élection, par le peuple, du gouvernement bernois alors élu par le Grand Conseil, lance un appel solennel : « Il nous est permis d'exprimer le vœu qu'elle contribue à donner au peuple bernois non seulement une notion très claire de ses droits, mais surtout une idée plus juste de ses devoirs, car à la dernière votation, 90 000 citoyens ne se sont pas prononcés aux urnes. »

Incendies, assassinats, catastrophes naturelles, luttes politiques, lot inhérent aux sociétés humaines... Les nouvelles se propagent d'ailleurs lentement. Dans les milieux campagnards, le quotidien est un luxe et l'illustré est quasi inconnu. On se contente du journal bi ou trihebdomadaire. L'almanach, en revanche, s'épluche à la table de famille, dans les longues soirées, sous la lampe à suspension.

1900, tout compte fait, ère bénéfique, bonne année et belle époque, croyance au progrès indéfini, au bonheur assuré, à l'ordre social basé sur le glaive au service du droit, sur le rôle prépondérant des élites et de l'homme blanc. Les craquelures et les lézardes sont insignifiantes et les nationalismes en veilleuse ne peuvent troubler la paix du monde...

* * *

Dans cette ambiance 1900, insoucieuse et insouciant, j'ai vu le jour dans le village jurassien de Courroux, sous le signe des Poissons, par un dimanche de mars. C'était, paraît-il, la fête des Brandons, le dimanche qui suit Mardi gras et qui marque l'entrée définitive en Carême. Vieille coutume, en voie de disparition, qui remonte aux druides ou aux us germaniques. La jeunesse allume un grand feu, la nuit tombée, et chacun, armé d'une « faye », torche taillée dans le bois, cabriole autour du feu, exécute des moulinets, chante, crie, farandole et s'en donne à cœur joie. A-t-on chassé les démons de l'hiver ou salue-t-on le retour du printemps ? Et la fête s'achève à l'auberge, car il fait encore froid aux ides de mars ! Dans les ménages, on a préparé les crêpes ou « crâpées » en patois jurassien. Ma mère en avait fait un plein panier, don de joyeux avènement.

Si ma naissance se déroula sans histoire sous le toit paternel — car à cette époque les cliniques spéciales n'hébergeaient guère que des princesses du sang — il en fut autre de mon baptême. De date immémoriale, notre famille de paysans ajoulots n'avait compté que des Jacques, des Joseph, des Pierre et quelques Jules et Jean. Ma mère avait décidé tout

de go qu'elle romprait avec la tradition. Un homme politique jurassien, professeur de droit et écrivain, ainsi que le rédacteur d'un journal répandu dans la région de Porrentruy se prénommaient Virgile. En outre, un bambin italien de 8 ans, fils d'un mineur établi au village et que ma mère chargeait de menues emplettes, répondait au même prénom, courant dans la péninsule. Beau comme un chérubin, naïf comme un agneau et doux comme un angelot, il incarnait les vertus enfantines. Et son influence, inconsciente peut-être, fut décisive. Ma mère, foulant aux pieds tous les saints du calendrier, bravant les foudres de la tribu assemblée, rejetant les remarques ironiques et les protestations des clans paternel et maternel, força toute résistance. Pacifique, mon père s'inclina et le préposé au registre des baptêmes de la commune de Courroux, près de Delémont, dut enregistrer mon rarissime prénom, non sans qu'une concession eût été faite à la tradition catholique : l'adjonction du prénom du parrain, Eugène en l'occurrence. Fiche de consolation pour les intransigeants qui s'étaient bien promis de ne m'appeler qu'Eugène.

Et dès lors, cahin caha, portant ou traînant mon prénom, chaque fois qu'il me fut donné de décliner mes noms et qualités, on m'accueillit en France avec quelque regard étonné ou un sourire prestement étouffé, en Italie avec une fraternelle chaleur, en pays germanique avec l'invite à le répéter lentement deux ou trois fois, voire à l'épeler distinctement. L'habitude des voyages et le gribouillage des fiches d'hôtels aidant, j'en vins à latiniser mon prénom, lui redonnant une saveur bimillénaire : « Vergilius », ce qui m'entoura d'un halo de considération, au point que lors de congrès savants, on me demanda avec déférence si mes parents étaient humanistes ! Mes humbles géniteurs, en paradis, durent en tressaillir d'aise...

Souvenirs brumeux : Delémont en 1905

Mon père, de vieille souche campagnarde plus riche d'enfants que de terres, avait quitté son village natal, Montignez près de Porrentruy, pour entrer dans la gendarmerie bernoise. Promotion sociale dans ce monde des humbles, car l'uniforme jouissait d'un prestige et conférait à celui qui le portait une autorité incontestée. Il est vrai que mes ascendants paternels, depuis maintes générations, comptaient deux types d'hommes bien marqués, cas fréquent dans les régions frontières : les serviteurs de la loi, d'une part, et ses contempteurs, d'autre part.

Ma famille, dès le XVIII^e siècle, fournit à parts égales, selon le tempérament ou le hasard de l'existence, des « voèbles » — de l'allemand « Weibel » — représentant le Prince dans le village, des gabelous, des gendarmes, des fonctionnaires, des douaniers, des curés et des maires, mais aussi des faux sauniers, des braconniers, des contrebandiers, des inassimilables, frères et cousins, tous du même sang. Mon père avait opté pour un camp. Aussi m'apprit-il, dès mon jeune âge, à respecter les uns sans haïr ou mépriser les autres, bien que de servir l'Etat, en son tréfonds, l'ait flatté. Ayant embrassé une cause, il avait la religion du serment.

Il fut muté à Delémont en 1902, et le ménage s'installa dans un bâtiment officiel abritant la police, bâtiment solide aux murailles massives, reposant sur une des anciennes portes fortifiées de la ville, celle

de Porrentruy, demeure historique. Je me souviens, vision floue, de l'escalier abrupt, des chambres mourant dans une tourelle, des fenêtres dont la vue plongeait d'un côté sur la « Tour-Rouge » que je peuplais de bandits et de l'autre sur la Grand-Rue, large, majestueuse, et rectiligne comme devait l'être l'avenue d'une capitale. C'était « ma » rue, celle où j'osais m'aventurer, sans danger aucun — on n'y croisait guère que les diligences jaunes des postes fédérales — où je pouvais, muni d'un billet de commandes et de menue monnaie, faire des emplettes pour ma mère jusqu'à la hauteur d'une place majestueuse, celle de l'Hôtel-de-Ville, où s'arrêtait mon royaume et commençait un monde inconnu.

Et cette sensation toute charnelle de la beauté de « ma » rue, sans que j'eusse pu en expliquer la raison, m'a pénétré et marqué pour longtemps. Je l'aimais comme on aime sa mère, sans savoir pourquoi. Plus tard, dans mes voyages, je me suis attardé souvent à flâner dans les petites villes aux maisons serrées les unes contre les autres, aux fontaines murmurantes, aux enseignes baroques, aux bourgeois devisant sur le seuil des boutiques, aux toits noirâtres en biseaux, petites villes d'Alémanie, d'Alsace, du pays romand. Et chaque fois resurgissaient en filigranes la Grand-Rue de Delémont que je contemplais de ma tour de vigie, les fontaines monumentales, les maisons accolées les unes aux autres en un alignement presque géométrique, une impression de majesté et de silence que ne rompaient pas encore le va-et-vient et l'entassement des autos. Seules des nuées d'écoliers, à heures fixes, donnaient quelque animation à mon quartier.

* * *

Une fontaine ornementale, du genre de celle dont les bourgeois aimaient à parer leurs villes au Moyen Age, celle du Sauvage, se dressait sur une placette, proche de la gendarmerie, face à l'actuel Musée jurassien. Dressé sur son fût, hirsute et musclé, armé d'une massue, ce Tarzan d'un autre âge ne nous effrayait guère. Il ne m'empêchait pas de patauger près de la fontaine, dont le bassin octogonal m'attirait ; et malgré les admonitions maternelles, j'aimais à me hisser péniblement sur le bord, à m'installer à califourchon et à lancer dans l'eau des boulettes de papier que je repêchais. Or, ce qui devait arriver... Chu dans l'octogone cul sur tête, j'y serais probablement resté, bien que natif des Poissons, si un jeune facteur, témoin de mon manège, ne m'avait repêché de ma situation périlleuse et reconduit au domicile paternel, mouillé comme un barbet ramassé à l'égout. Mon sauveteur, que j'ai revu depuis à maintes reprises, a occupé le poste d'adjoint au maire et de directeur des finances de la ville de Delémont.

Il m'arrivait souvent, suivant ma mère qui promenait en poussette ma sœur puînée, d'étendre mon royaume jusqu'à l'esplanade du château, un jardin public auquel j'attribuais des dimensions gigantesques. J'y perdais régulièrement billes, balles et cerceaux qui dévalaient vers ce que j'imaginai être des précipices. Un tonnelier, bon enfant, qui tenait échoppe tout proche, m'aidait à retrouver mes jouets ; mais je le fuyais, malgré sa gentillesse, à cause d'une odeur persistante de vin suri qui le précédait et le suivait.

Bien qu'ayant un salaire misérable, qui ne devait pas excéder 100 francs par mois, mon père décida de m'envoyer à l'école frœbelienne,

institution privée s'inspirant de principes éducatifs nouveaux. Une jeune enseignante initiait aux joies des pâtes de sable, des coloriages, des rondes de la vieille France, des mimes et du dessin spontané, la douzaine d'enfants qu'on lui avait confiés. Qu'est devenue cette personne ? Où était située l'école ? Tout est absent de ma mémoire endormie.

Un souvenir, en revanche, a persisté, que rien n'a pu effacer. Ce devait être en 1904, au soir du 1^{er} août ou lors de la réception d'une société rentrant d'un concours national. La Grand-Rue était plongée dans une obscurité complète. Je suivais mon père, accroché à son bras. Soudain, déchirant la pénombre, un cortège éclairé par des torches et des lampes fumantes rendait tout irréel. Et tandis qu'une haie de spectateurs applaudissaient, j'étais fasciné par trois jeunes gymnastes, vêtus de blanc, en tête du cortège ; ils portaient, enroulées en torsades comme des serpents sur la nuque, de grandes cornes de bœuf évidées et garnies d'une gerbe de fleurs. J'en étais sidéré comme durent l'être les Grecs à la vision des Centaures, et ce spectacle, souligné par les flammes des torches déchirant la pénombre, m'envoûta longtemps. Le Delémont de 1900 m'apparaît aujourd'hui comme une île surgissant des brumes au matin. Certes, des noms ont bercé mon enfance : le Mexique, le Vorbourg, et surtout la Mandchourie, bâtie à l'époque de la guerre russo-japonaise, ainsi que la Tour-Rouge que j'associais à je ne sais quel drame sanglant. Mais c'étaient des noms seulement, cueillis dans les propos des adultes. Le Vieux-Delémont s'écoulait déjà vers les quartiers neufs, la gare, les Rondez, appartenant à des horizons lointains, inaccessibles à l'enfant de quatre ans juché dans sa tour de vigie.

J'en fus un jour déraciné, mon père étant désigné au poste de Tramelan, un gros bourg horloger du Jura-Sud. Et c'est ainsi que « ma » rue et le Vieux-Delémont s'enfoncèrent dans les flots de l'oubli et ne resurgirent que plus tard, à l'âge où ressuscitent les images endormies pendant longtemps et qui reprennent vie, car on les voit par les yeux du cœur, avec la nostalgie du temps qui fuit irrémédiablement.

Un bourg horloger et paysan : Tramelan-Dessous

Mes parents, ayant avec l'Ajoie de profondes attaches qui ne s'étaient jamais relâchées, accueillirent, paraît-il, avec quelque anxiété l'avis de transfert dans une vallée du Jura-Sud. Non pas que des préjugés les eussent guidés, car la plupart des gendarmes jurassiens étaient d'origine ajoulote, marquant pour cet état la même prédilection que les Corses pour la maréchaussée française, et sachant qu'ils pouvaient être mutés dans tout district de la partie française de l'Etat de Berne. Mais de s'éloigner de leurs villages natals, d'entrer dans un monde où les horlogers s'affirmaient volontiers comme « socialistes » au point qu'il avait fallu lever de la troupe pour réprimer des grèves à La Chaux-de-Fonds et à Saint-Imier, les inquiétait quelque peu. Et ma mère, m'a-t-elle avoué plus tard, évoquait aussi les différences confessionnelles, bien qu'elle n'eût jamais été bigote ; mais elle pressentait d'autres modes de penser, d'autres attitudes en face de l'existence, et un déménagement en Suisse alémanique ne l'eût guère plus émue.

Le village de Tramelan comprenait alors deux communes, qui fusionnèrent en 1950 : Tramelan-Dessus, qui comptait 4000 habitants, de carac-

tère horloger et semi-urbain, avec de nombreux comptoirs et ateliers, et Tramelan-Dessous, avec un peu plus de 1000 habitants, nettement rural, aux maisons jurassiennes trapues, larges et basses, coiffées de toits à vastes pans. Mon père, agent unique à Tramelan-Dessous, s'accommoda fort vite de son nouveau poste, et ma mère dut constater que les gens du lieu, moins amènes et chaleureux que les Ajoulots, n'en étaient pas moins affables, bienveillants, et considéraient le représentant de l'autorité avec une sympathie qu'elle n'avait jamais connue chez les siens, dont beaucoup n'oubliaient pas la réputation de brutalité que s'étaient acquise les gendarmes pendant la période du Kulturkampf (1874-1876).

Nous habitons une maison à proximité de la Trame, un ruisseau murmurant devenu depuis un canal souterrain, et qui donne son nom au village et au vallon où se tapissent quelques hameaux. Notre logement, au rez-de-chaussée, banal et simple, possédait l'éclairage électrique. Chaque chambre était dotée d'une lampe à suspension, éclairant la partie centrale. De sorte que je fus admis aussitôt à la table de famille. Comme le village n'avait pas d'école enfantine, je pris l'habitude de m'installer sous la lampe, utilisant « Le Démocrate », quotidien delémontain que recevait mon père, et le « Messenger boiteux de Berne et Vevey », que ma mère consultait pour tout et pour rien.

Je ne sais par quel mystère — je n'en tire aucun mérite — j'arrivai, en épluchant « Le Démocrate » jour après jour, à connaître les caractères imprimés, à les détacher phonétiquement de leur contexte, de sorte qu'à l'étonnement général, sans que personne m'ait aidé, je lisais couramment dès l'entrée à l'école. Et cette passion du journal quotidien ne m'a pas quitté, dès l'enfance, tout comme la lecture un tantinet naïve et populaire des almanachs. Par eux, les événements essentiels qui se déroulèrent dans le monde entre 1905 et 1910 sont restés gravés dans ma mémoire. Et je revois les portraits des généraux et amiraux russes et japonais, Kouropatkine, Stössel, Togo, celui du capitaine Dreyfus déporté à l'île du Diable et réhabilité du délit de haute trahison, une vue de la rade de Port-Arthur, une autre du percement du Simplon (1906), des dessins représentant une catastrophe minière à Courrières, dans le nord de la France, et le terrible séisme de Reggio et Messine, en 1908, avec plus de 200 000 victimes. Aux gravures s'ajoutaient les commentaires de mes parents, et ce furent les leçons d'histoire contemporaine les meilleures que j'aie retenues.

Je me souviens aussi du portrait de Choulalongkorn, roi du Siam, en visite officielle à Berne ; mon père décrivait le faste qui entoura cette réception, car il l'avait vécue, ayant été levé avec d'autres gendarmes pour assurer le service d'ordre. Et si c'est le seul nom d'un potentat oriental qu'ait conservé ma mémoire, cela est dû à un naïf jeu de mots qui m'avait amusé : « Petit chou à la longue corne ! ». Procédé mnémotique en valant bien d'autres...

* * *

J'entrai à l'école à six ans, confié aux bons soins d'une brave institutrice, qui nous paraissait alors une grand-mère, Mme Béguelin, patiente et maternelle, régnant sur une vingtaine de bambins qui ignoraient tout de la discipline collective. Si le collège, du dehors, tenait à la fois du cube et du trapézoïde, selon l'angle sous lequel on l'examinait, il appa-

raissait, à l'intérieur, comme une misérable maison locative. Avec sagesse, les deux classes du rez-de-chaussée étaient réservées aux « petits ». La nôtre était meublée de longs bancs-pupitres où prenaient place quatre à six écoliers pratiquant le coude à coude et le fesse à fesse, embarqués comme des galériens, piaillant, riant, geignant, copiant impunément les gribouillages des voisins, interpellant la bonne Mme Béguelin qui, par patience et par ruse, ouvrant nos cœurs avec je ne sais quelle clé, transformait nos hordes sauvages en une troupe de bambins assagis. Cependant, l'harmonie du banc était souvent rompue dès qu'un impérieux besoin poussait un d'entre nous à quémander la permission de se rendre au « petit coin » — un euphémisme — ; une savante gymnastique obligeait alors soit à la reptation, soit à l'enjambement des pupitres, exercice se soldant régulièrement par des protestations ou des coups de pied clandestins des camarades dérangés dans leur travail.

Pendant quatre ans, j'ai passé devant la classe de Mme Béguelin, et par la porte entrebâillée, je ne manquais jamais de lui envoyer un sonore « Bonjour, Madame ! », tout en jetant un regard condescendant sur les quelques attardés qu'elle retenait bénévolement pour leur remâcher les rudiments de la lecture et du calcul. Elle me répondait en inclinant la tête, avec le doux sourire d'une amoureuse complice.

Sans changer d'étage, après un an, dégrossis par la bonne Mme Béguelin, nous passions dans la classe de Mlle Kybourg, une jeune personne belle comme une déesse, sévère, ordonnée, et qui nous initiait à l'emploi de l'encre et du papier, car nous n'avions utilisé jusqu'alors que « des ardoises » sur lesquelles nous écrivions en pressant sur nos crayons dits « touches » comme pour graver des caractères cunéiformes. On m'avait confié la charge — et j'en étais fier — d'entretenir le poêle, un gros fourneau cylindrique occupant l'angle de la salle et qu'on bourrait d'un mélange de bois et de charbon.

Mlle Kybourg s'absentait souvent et désignait, parmi nous, une surveillante qui inscrivait au tableau noir les noms des bavards et des chahuteurs. J'y figurais au premier rang, avec la récidive de cinq ou six coches, navré d'autant plus que la surveillante, ce jour-là, était l'élue de mon cœur qu'on appelait pompeusement « ma bonne amie ». Quand Mlle Kybourg me sermonna et me punit d'une retenue après la classe, fou de rage ou d'amour trahi, j'arrachai brutalement un de mes souliers-sabots (chaussures à épaisses semelles de bois) que j'envoyai, en signe de protestation, en direction du tableau noir. On m'expulsa *manu militari* et je pleurai tout mon soûl sur la méchanceté des filles, jusqu'à ce qu'en fin de leçon mes camarades m'eussent entouré et accompagné à la maison en m'honorant comme un héros. Notre belle institutrice dut comprendre la passion qui m'avait agité, car jamais elle ne m'en garda rancune.

* * *

En passant en 3^e et 4^e année, nous avons l'impression de bénéficier d'une promotion sociale. Nos classes étaient situées au premier étage, nous écrasions les « petits » de notre superbe en dévalant l'escalier et nous étions enseignés par des maîtres. M. Etienne, titulaire de la 3^e classe, long, blond et sec, portant lunettes, avait la précision d'un horloger rhabilleur. Grâce à lui, la grammaire Claude Augé et la table de multiplication

furent ingurgités, transformés en réflexes cérébraux. Et malheur à celui qui musait ! M. Etienne avait aligné, en bordure de son pupitre, une multitude de morceaux de craie, vrai dépôt de munitions, qu'il expédiait, avec la précision d'un artilleur, d'une détente de l'index replié, sur le crâne du rêveur ou du bavard oublieux de la leçon. Après quelques séances, comme un soldat dans les tranchées s'habitue aux obus ennemis, on arrivait rapidement à éviter les catapultages.

Quant à M. Rossel, responsable de la 4^e classe, et qui préparait d'excellents élèves pour l'école secondaire, il enseignait l'histoire biblique et nationale avec le feu et la foi d'un prophète. Ses paraboles évangéliques nous émouvaient et il décrivait les luttes épiques des Confédérés contre les ducs d'Autriche avec le talent d'un aède évoquant les aventures d'Ulysse. Rien n'y manquait : la couleur locale, les détails, les hauts faits des guerriers, le mépris de l'adversaire. Images d'Epinal si l'on veut, qui me transportaient dans un monde héroïque, nourrissant mon imagination d'enfant de mythes et de pseudo-vérités qui eussent fait frémir un historien, mais qui convenaient on ne peut mieux à mon affectivité de petit homme. Aussi ai-je été longtemps reconnaissant envers M. Rossel, ce Michelet pour enfants, qui savait introduire des flots de poésie dans une banale salle d'école et parler de la patrie avec dévotion.

Comme la commune de Tramelan-Dessous avait conservé un caractère très rural, on recourait aux classes, une ou deux fois en été, pour procéder aux « corvées ». Il s'agissait de débarrasser les pâturages communaux des pierres et des épines qui nuisaient au bétail. Sous l'œil benévole du maître qui fumait un cigare, nous entassions des pierres en « murgiers », terme régional, que l'hiver et la bourrasque se chargeaient ensuite de redisperser. Travail qui nous plaisait d'autant plus qu'on nous distribuait ensuite des petits pains croquants, un régal pour les habitués que nous étions tous de la miche ronde et molle consommée en famille.

Et quand le temps était propice, MM. Etienne et Rossel conduisaient les garçons jusqu'aux « bises », vastes pâturages sis à la Montagne-du-Droit, coupés de murets, semés de grandes gentianes jaunes, et d'où la vue plonge sur le vallon de Saint-Imier aux villages horlogers qu'on nous désignait : Corgémont, Cortébert, Courtelary, Cormoret. Au-delà, barrant l'horizon, le Chasseral au dos rond piqueté de métairies nous apparaissait comme le bout du monde.

En compagnie de mon père, que ses fonctions obligeaient à visiter les fermes isolées pour s'enquérir des rôdeurs, chapeardeurs et hors-la-loi éventuels, je découvrais aussi les imposants paysages du haut Jura, les sapins couvant des cèpes vrais ou faux, et surtout les troupeaux de chevaux et de bovins en liberté. Les fermes aux vastes auvents, si différentes des humbles maisons rurales de mes parents ajoulots, m'impressionnaient. Nombre d'entre elles appartenaient à des anabaptistes, installés dans le pays depuis trois siècles avec l'autorisation des princes-évêques. Pourchassés de l'Emmental, leur patrie d'origine, par Leurs Excellences de Berne qui n'admettaient pas d'hérésie, ils étaient restés fidèles à leur langue, à leur foi, à leur conception biblique de la vie, puisée dans la lecture quotidienne de l'Ancien Testament. Pieux, bienveillants, hospitaliers, respectueux des lois et de l'autorité, ils nous accueillaient toujours en amis. Mon père, n'écoutant que son atavisme paysan, prenait la fourche ou le râteau, aidait à ramasser et engranger

le foin ou les moissons. Et nous nous retrouvions à l'heure du repas dans une cuisine voûtée, autour d'une grande table présidée par un patriarche barbu qui bénissait le pain et psalmodiait une brève prière en allemand devant une assistance debout et recueillie. Je n'osais respirer, tant les Gerber, les Schnegg, les Geiser, les Amstutz aux gestes lents, aux regards calmes, aux prénoms que jamais encore je n'avais entendus — Abraham, Daniel, Isaac, Jacob, Samuel — m'impressionnaient. Je sentais inconsciemment qu'ils formaient une tribu en marge de la société dans laquelle nous vivions, obéissant à des impératifs qui nous étaient étrangers.

On comptait d'ailleurs, à Tramelan comme dans plusieurs villages du Jura-Sud, de nombreuses sectes religieuses. Certains de nos voisins étaient darbistes, d'autres sabbatistes ou « cœurs purs ». Milieux profondément honnêtes, repliés sur eux-mêmes, toujours prêts néanmoins à rendre service et qui ne causaient aucun souci à la maréchaussée.

Mais ces groupements pulvérisés, se ressentant de l'esprit de clan, étaient difficilement perméables à des Ajoulots volontiers gaulois, indifférents au souffle des cantiques et de la mystique. Mon père, radical bon teint et quarante-huitard, s'était lié d'amitié avec le chef spirituel de la paroisse catholique, l'abbé Grimaître, esprit libéral qui avait jadis essuyé les foudres de l'évêché pour s'être présenté contre un candidat officiel, en qualité d'outsider, comme curé de Saignelégier, chef-lieu des Franches-Montagnes. L'abbé jouissait d'une extraordinaire popularité. Sa bonne humeur, son entregent, la largeur de ses idées inspiraient respect et sympathie. La paroisse ne comptait que des gagne-petit, horlogers venant des Franches-Montagnes proches, de l'Ajoie plus lointaine, quelques familles italiennes. L'abbé Grimaître avait su les agglomérer. On contait que les dons qui s'entassaient sous l'arbre de Noël ou qu'on collectait lors de manifestations de bienfaisance provenaient des notables et industriels protestants, heureux de témoigner ainsi leur estime au vénérable curé.

L'abbé Grimaître était un savant mycologue qui initia mon père aux rudiments de sa science. Et souvent, à l'automne, les deux chasseurs ramenaient chez nous une abondante cueillette que ma mère apprêtait en omelettes baveuses, en sauces onctueuses ou simplement sautée dans du beurre. Curé et gendarme discutaient fraternellement en patois ajoulot. Tous les thèmes étaient abordés, la religion exceptée, une trêve ayant été passée entre eux.

Et je revoyais l'abbé Grimaître dans les leçons de catéchisme, sans qu'il m'eût jamais montré quelque préférence, ce qui m'agaçait. Il est vrai que je n'en méritais aucune, car musant, guerroyant, traînant le pas sur le long chemin qui menait à la chapelle et au presbytère, ou je perdais mon missel, ou j'égarais mon catéchisme, ou j'arrivais en retard, victime des guets-apens de « ceux » de Tramelan-Dessus qui toléraient difficilement qu'un de la commune « d'en bas » foulât leur territoire. Ma pauvre mère invoquait saint Antoine sans que j'aie jamais retrouvé missels et catéchismes...

Mais le souvenir de l'abbé Grimaître, cet œcuméniste d'avant la mode, s'est marqué si fort en moi que, vingt ans après avoir quitté Tramelan, j'ai voulu que ce bon prêtre bénît mon mariage, dans la chapelle même où si souvent, écolier, je tenais plus de la bête que de l'ange.

* * *

Le bourg de Tramelan s'étire sur plus de deux kilomètres ; et Tramelan-Dessous, où nous habitions, ne comptait guère que des horlogers-paysans travaillant à domicile, quelques petits comptoirs d'horlogerie et de menues boutiques, boulangeries et épiceries. De sorte qu'il fallait se rendre à Tramelan-Dessus pour consulter le médecin, le dentiste, et faire des emplettes qui dépassaient l'ordinaire. Voyage que j'appréciais beaucoup quand je pouvais me rendre à l'unique librairie du lieu où j'achetais des journaux enfantins, édités à Paris : l'« Intrépide », l'« Epatant », « Onésime », dont j'étais seul, dans ma classe, à posséder les collections. Farfelus, fanfaronnards et chauvins, ils m'avaient été révélés par un vétérinaire genevois, ami de notre famille, et qui m'avait royalement doté d'un abonnement annuel à ces trois illustrés, qui contribuèrent à éveiller en moi le goût passionné de la lecture, des récits de voyages, des contes rocambolesques, à un âge où les pédagogues s'obstinent à vous ingurgiter des morceaux classiques dont la beauté échappe à l'entendement d'un polisson de neuf ans et qui vous font haïr la littérature.

La gare du régional, où on guettait l'arrivée du petit train ahanant, et l'église catholique jouxtaient presque Tramelan-Dessous. C'étaient les seuls lieux où garnements de dessus et de dessous respectaient la trêve. Car on vivait en état quasi chronique d'hostilités, du moins en bordure des deux communes. Et comme les héros d'Homère, on se jetait à la face sobriquets, injures et imprécations avant que n'interviennent les frondes. On nous qualifiait de « Teuyerottes », péjoratif dont nous ne comprenions pas le sens, mais qui nous obligeait d'autant plus à relever le défi. Et presque toujours, un aîné, répondant au surnom prédestiné de « Bois doux », finissait par séparer les combattants.

La grande paix de Noël et les hivers rigoureux du climat jurassien calmaient nos ardeurs belliqueuses. Nous n'avions pas de sapin familial, coutume alors inconnue en Ajoie. Le Noël paroissial, en revanche, avec son arbre illuminé, sa crèche, les poésies que nous débitions avec une assurance toute factice sous l'œil ému des parents, les sachets qu'on recevait contenant une orange, une brioche, quelques biscômes et un poisson rouge ou une grenouille en chocolat, constituait l'événement attendu avec impatience.

Quelques aînés, gymnastes connus ou personnages de la gentry villageoise, possédaient des skis ; mais ils formaient une minorité de snobs qu'on comptait sur les doigts de la main. Le traîneau familial et paysan, la luge enfantine, le bobsleigh des adolescents fracassants étaient à la mode. Et les prolétaires que nous étions se contentaient de semblants de skis qu'on construisait avec des douves de tonneaux sur lesquelles on clouait de vieux souliers. Nous avions plus l'air de trappeurs et de chasseurs d'ours blancs que de skieurs ; mais la joie y était et la griserie des blancs espaces...

Les patins, en revanche, étaient fort populaires et nous en avions tous. La rue nous appartenait, car rien ne s'opposait à nos ébats, excepté l'un ou l'autre charretier et quelques vieilles personnes qui s'effaçaient en dodelinant de la tête devant les bolides juvéniles.

* * *

Les moyens de transport étant restreints et l'argent limité, on voya-geait peu. Non pas qu'on se privât de tous plaisirs. Nos voisins tra-

vallaient dur à domicile ; et les « cartons » gris, de forme oblongue, contenant des mouvements d'horlogerie montés ou affinés, quittaient les ménages à jours fixes, à destination de l'atelier ou du comptoir. Mes parents, élevés dans la liberté des champs et la parcimonie paysanne, n'enviaient guère ces esclaves de l'établi et ne comprenaient ni le besoin d'évasion en fin de semaine — fêtes champêtres, pique-niques, lotos, soupers-tripes — ni l'esprit parfois bohème ou « cigale » de certains d'entre eux. Tramelan-Dessous possédait sa fanfare, sa société de gymnastique, sa chorale, qui préparaient chacune leur grande soirée annuelle dont les enfants avaient la primeur en un spectacle en matinée où nous nous efforcions plus de reconnaître les acteurs, jouvencelles et jouvenceaux que nous croisions chaque jour dans la rue que de suivre les péripiéties qui s'étiraient sur la scène.

Mes condisciples m'enviaient, car je désertais Tramelan dès que sonnaient les vacances, pour l'Ajoie de mes parents, Bonfol et Montignez, mes ports d'attache où je retrouvais la sève de ma race, l'âme de mes ancêtres et surtout la liberté totale de folâtrer sous l'œil indulgent de mes grands-parents, oncles et cousins, loin du carcan scolaire et d'une existence trop contrôlée. Mais ce sera une autre histoire...

L'excursion annuelle de la classe représentait un événement qui engendrait la fièvre. Je me souviens surtout d'une course à Pierre-Pertuis, le col qui sépare les vallées de la Suze et de la Birse, avec la roche percée par les Romains, l'inscription vieille de deux mille ans, le tablier de la route foulée par les légions, la source proche de la Birse ; la plus nutritive leçon d'histoire *in situ* que j'aie jamais prise durant ma scolarité obligatoire.

Nous ne pouvions guère voyager en famille, car ma mère était très occupée et affaiblie par la naissance de deux filles, des « cadeaux du Ciel », avait-elle coutume de dire. Aussi avais-je eu le privilège d'accompagner mon père à Berne en 1908. Après qu'il eut liquidé ses affaires de service, il m'emmena visiter la fosse aux ours, l'entrée du Palais fédéral flambant neuf, les deux fameux ponts enjambant l'Aar au Kirchenfeld et à la Grenette ; et le périple s'acheva à la grande cave où le moussaillon que j'étais savoura une choucroute garnie en compagnie de quelques amis de mon père, représentants de la maréchaussée bernoise, qui s'étaient donné rendez-vous. Trains, trams, gares, fumée, ponts, ours, tonneau immense d'une cave immense, c'en était trop pour un seul jour. Et pendant longtemps, je jouai auprès de mes condisciples le rôle du prophète ayant découvert la terre promise, celle qu'on entrevoyait au-delà du Chasseral.

Mais mon prestige fut total, inégalé et indiscuté quand j'accomplis une promenade en auto jusqu'à Montignez, notre commune d'origine, à la pointe extrême de l'Ajoie, proche de Boncourt. M. Crelerot, fabricant d'horlogerie, pionnier de l'auto dans le pays, possédait, si ma mémoire ne m'abuse, une De Dion, quatre roues, deux à trois places, moteur à l'avant, sur un châssis très élevé et ouverte à tous les vents. Lié d'amitié avec mon père, il lui avait proposé une randonnée dominicale en Ajoie, en passant par les Franches-Montagnes. On m'avait coincé tant bien que mal, plutôt mal que bien, dans un coin du siège, comme un caniche. C'était en automne et nous étions vêtus de lourds manteaux, emmitouflés d'écharpes comme pour une expédition en Laponie. Par-

cours sans auto à croiser, sans encombres, sans incident, si ce n'est que mon père, en pandore avisé, prit en flagrant délit un braconnier à l'affût, à proximité de la grand'route, quelque part aux Franches-Montagnes près des Cerlatez.

L'arrivée du véhicule à Montignez fut digne d'un terminus du Tour de France. Et la De Dion repartit au milieu d'un concours du peuple, à l'heure des vêpres, où l'église se vide des fidèles. Longtemps, on nous salua de la main, jusqu'à la lisière du village. Ce fut mon premier contact avec Léviathan, la foule curieuse, admirative ; pauvre minus coincé sur un siège inconfortable par mon paternel et M. Crelerot, je ramassai néanmoins des miettes de gloire, comme si elles m'eussent été personnellement destinées.

Une autre excursion, qui me marqua comme un mauvais cauchemar, fut un voyage en famille, en break, avec des amis paysans, à l'ancienne abbaye de Bellelay, à l'occasion de la fête des cerises. Ce haut lieu de l'histoire jurassienne, abritant pendant six siècles une communauté de prémontrés, vidé de sa bibliothèque et de ses pères blancs par la Révolution française, est devenu un asile pour malades mentaux. Or, à l'occasion de la fête, on avait permis aux patients de se tenir derrière les grilles de la somptueuse entrée principale. Ils s'entassaient, gesticulaient, criaient des mots incompréhensibles. Poussé par la vague des curieux, je me trouvai au premier rang ; un petit vieillard me saisit la main et me remit en chuchotant un billet illisible et indéchiffrable. Apeuré, je m'enfuis et la grille monumentale me parut aussi effrayante que la porte de l'enfer. Brusquement, j'avais découvert une des faces de la misère humaine, des regards égarés, des faces stupides, des cris déchirants, des attitudes hébétées, des tics et des contorsions, l'homo animalis sombrant dans le néant.

Depuis, j'ai revu Bellelay souvent, même au temps des cerises. La thérapeutique moderne a permis au vent du large d'entrer à l'asile, de calmer les agités et les anxieux ; et la grille monumentale a retrouvé, cachant le vert des pelouses et tamisant le grand silence du cloître, le style des bons moines blancs d'avant la Révolution.

* * *

Si la vision d'un groupe d'aliénés m'a brusquement terrifié et révélé des images d'hommes dont j'ignorais jusqu'à l'existence, la présence de la mort, elle aussi à la même époque, a hâté la maturation de l'homuncule que j'étais, vivant dans l'ambiance d'un monde statique dont je formais le centre et dont les acteurs, parents et maîtres, intouchables comme Dieu le Père, figuraient dans un décor au même titre que les arbres, les maisons, les montagnes.

Or, il advint qu'un jour — ce devait être en 1908 — une trombe s'abattit sur le village. La Trame, à l'ordinaire docile et modeste, grossit comme un fleuve, envahit caves et rez-de-chaussée des maisons riveraines, causant de gros dégâts. Une enfant de nos voisins, la « petite » Fahrni, âgée de six ans, fut emportée par les eaux et son corps ne fut retrouvé qu'un ou deux jours après.

On l'avait couchée dans son lit, tout de blanc vêtue, dormant dans les fleurs. Nous pleurions, en la contemplant, et le cortège des écoliers, émus et muets, la conduisit au cimetière. Ce jour-là seulement, je com-

pris que plus jamais on ne reverrait la « petite » Fahrni et qu'elle appartenait désormais à un monde qui n'était plus le nôtre. Je venais de saisir intuitivement la violence de la mort et son caractère irréversible.

A quelques semaines de là, un adolescent du quartier, qui aimait à me taquiner, disparut aussi d'une phtisie galopante. Ses parents me léguaient son violon, un trois-quarts, sur lequel j'essayai pendant quelques années des vagissements musicaux.

Et pour comble, notre voisine, une brave boulangère que je considérais comme une vieille personne, mourut aussi subitement. Et je fus chargé, en compagnie d'un aîné, d'aller distribuer dans les fermes des « bises » l'avis mortuaire et l'invitation aux funérailles. Mme Gafner me couvrait d'attentions, ajoutant chaque jour au pain boulé que j'achetais un quignon croustillant et frais ou un croissant chaud. Néanmoins, ce décès, tout en me peinant, l'avouerais-je, sortait de ma sphère d'émotion ou de compréhension.

Il n'en fut pas de même de la mort de ma marraine, jeune et ravissante créature, terrassée en quelques jours par une violente péritonite que nos paysans appelaient le « miserere ». On n'opérait guère, dans nos villages, d'autant plus qu'on ne recourait au médecin qu'in extremis. La nouvelle de cette mort nous frappa d'autant plus que quelques semaines auparavant, ma marraine m'avait envoyé un martial béret marin en toile cirée, enrubanné de l'inscription « Surcouf ». J'en étais fier. Il finit dans la Trame, lors d'une bousculade digne d'une rixe de matelots, et, ne supportant pas l'eau douce, la toile cirée, gondolée comme une serpillière, marqua la fin et du « Surcouf » et de mon orgueil. Ma marraine n'en sut rien.

On enterra cette jeune femme, presque une adolescente, vêtue d'une robe blanche, au village de Bonfol, et je suivais le corbillard comme le plus proche parent, à la fois ému et effarouché par un essaim de jouvencelles en toilettes claires récitant des oraisons et des chapelets sur le parcours du convoi funèbre.

Coup sur coup, en moins de deux ans, comme pour marquer le glas de mon enfance et lacérer l'image d'Eden que je m'étais faite du monde, la mort m'avait révélé son visage brutal.

L'heure du collègue avait sonné. En avril 1910, sur le conseil de M. Rossel, on m'inscrivit à l'admission à l'École secondaire de Tramelan-Dessus. J'y fus reçu et mon père, heureux et fier, me récompensa par l'achat du Grand Larousse en deux volumes, le plus bel ornement de ma chambre d'écolier. Gros sacrifice pour une petite bourse, hommage à l'instruction, ce dieu du progrès et des lumières qui devait, paraît-il, rendre les hommes meilleurs. Du moins, l'auteur de mes jours le croyait.

Mon père reçut à ce moment-là un ordre de transfert pour Moutier, le chef-lieu de la Prévôté, qui prenait subitement de l'importance, car on y commençait le percement d'un tunnel ferroviaire sous le Mont-Graiterie, le pli méridional du Jura. Au-delà, c'était Granges, l'Aar, le Mittelland, la porte ouverte vers le sud, et qui aiderait le pays jurassien à sortir de son isolement.

A la fin avril, par un jour maussade, un gros camion tiré par deux chevaux quittait Tramelan. Je trônais sur les caisses entassées en bon ordre et partageai le casse-croûte des voituriers qui m'orientaient sur les villages que nous traversions dans la vallée de Tavannes. La famille au

complet nous avait précédés et les hommes n'avaient qu'à emménager dans un logement sombre et étroit, au premier étage d'un immeuble vétuste, où l'on accédait par une galerie boisée. Ma mère paraissait renfrognée et je crus comprendre que nous n'y ferions qu'une brève étape. Tout à la joie du changement, j'oubliai rapidement Tramelan, sa longue rue, ses comptoirs, ses horlogers aux longues blouses grises, ses maisons aux larges auvents, mes maîtres et mes condisciples dont j'aurais d'ailleurs dû me séparer pour entrer au collège.

Moutier en 1910 : un bourg qui s'éveille au vent du siècle

Moutier, au cœur de la Prévôté et du Jura bernois, comptait alors 4000 habitants, se plaçant derrière Porrentruy, Delémont, Saint-Imier et Tramelan. Le gros bourg, tapi dans un pli jurassien, entre les cluses que forme la Birse en amont et en aval, ressemble à un chat qui s'étire, dont le dos rond s'appuie à la colline sur laquelle se dressent le temple Saint-Germain (sur l'emplacement de l'antique collégiale), l'hôpital et le « Château », siège de l'administration du district. La « terrasse », esplanade devant le temple, permet d'embrasser du regard Moutier et sa configuration tourmentée.

Nous habitions au pied du Château, une des vieilles maisons du vieux Moutier : vaste toit, murs épais révélant une demeure paysanne adaptée à des besoins nouveaux. On y avait aménagé tant bien que mal, et plutôt mal que bien, trois ou quatre logements. Le nôtre, occupant une partie de l'étage, n'avait pignon ni sur le sud ni sur l'ouest ; et vers l'est, une galerie de bois, sorte de pont suspendu, absorbait lumière et chaleur du soleil levant. Ma mère vivait dans l'angoisse, mes sœurs cadettes de six et quatre ans pouvant à chaque instant dégringoler d'un escalier raide comme une échelle. Aussi remuait-elle ciel et terre pour quitter cette tanière.

Peu sensible aux problèmes d'habitat qui préoccupaient mes parents, j'appréciais d'être à portée de voix, ou presque, du collège où j'allais entrer. C'était un bâtiment d'apparence cossue, rappelant une sous-préfecture de France. Il abrite actuellement une partie de l'administration communale. Sa façade principale, d'un crépi rugueux et gris, donnait sur une placette où quelques arbres branchus et majestueux tamisaient les bruits de la rue, sauf les jours de marché ou de ce qui en tenait lieu.

Victime du déplacement de ma famille, je me présentai en classe avec un retard de quinze jours sur le début de l'année scolaire. Je n'oublierai jamais mon entrée triomphale. Trente paires d'yeux me fusillaient. Debout dans une encoignure, j'attendais le professeur de cinquième, la classe des débutants. C'était une demoiselle, ferme et d'apparence autoritaire, parlant un français limpide, d'une voix cristalline, qui contrastait avec tout ce que j'avais entendu jusqu'alors.

Elle me vousoya en me désignant un pupitre et m'invita à m'y asseoir. J'en étais sidéré comme un manant devant un grand d'Espagne. Je dus décliner mon prénom, qui provoqua quelques sourires, bien que plusieurs de mes condisciples n'eussent rien à envier à la rareté du mien : Hippolyte, Isidore et Angelo, ce que j'ignorais encore. « Prénom de votre père ? » — « Jules ». Sans songer ni à César ni aux nombreux Jules

qui illustrèrent l'histoire, le rouge me monta aux joues et mes yeux s'embruèrent. Et la stupeur fut complète : « Profession de votre père ? » — « Gendarme ». Le mot s'était soudain décomposé dans mon esprit : gendarme, gent d'armes, comme s'il se fût agi d'un état infamant. Mlle Gueniat me rasséra d'un merci fort poli. Sur ce baptême impromptu, je m'adaptai rapidement à ma nouvelle classe.

* * *

En quelques mois, l'école secondaire m'avait profondément transformé. À Tramelan, chaque classe formait une unité isolée et le « maître », que nous aimions, nous enseignait tous les éléments du savoir, vérités admises à priori, coin du grand voile qui se levait à nos esprits étonnés. Mais il vivait probablement seul dans sa forteresse pédagogique, tout comme nous n'avions aucun contact avec les grands élèves qui se plaisaient à nous bousculer au préau ou dans l'escalier.

L'école secondaire, en revanche, bien que comportant cinq classes, constituait un ensemble. Les maîtres, groupés en un « collège », enseignaient dans les cinq classes, chacun une ou deux disciplines. L'admiration sans borne que j'avais vouée à mes anciens maîtres faisait place, maintenant, à un esprit critique né de comparaisons quotidiennes au sujet du comportement de mes professeurs. Ah ! mes amis, quelle belle école d'observations, de jugements abrupts, de condamnations, car si les maîtres cataloguent les élèves, ceux-ci le leur rendent bien. Cet âge est sans pitié... Sobriquets, caricatures, rognés et grognés !

D'autre part, les rapports des collégiens avec les « grands », au contraire de ce que j'avais vécu à Tramelan, étaient excellents. Nous avions un chœur d'ensemble hebdomadaire, et chaque hiver toutes les classes étaient mises à contribution pour la préparation d'un concert. Il en naissait un esprit d'équipe : non pas que l'influence des aînés ait toujours été bienfaisante. Ils organisaient une bourse des timbres et nous refilaient parfois des sans-valeur ou des contrefaçons ; et le langage de certains fleurait plus la gouaille parisienne que la candeur séraphique.

Dans cet ensemble où s'effondrait le droit d'aînesse qu'à domicile j'exerçais tyranniquement sur mes sœurs cadettes, où des camarades plus âgés me préparaient à la société des adultes avec ses exigences et ses imperfections, où chaque enseignant n'avait plus le seul monopole d'une classe et du savoir, le monde statique de mon enfance s'évanouissait comme brume au soleil. Si nos maîtres n'étaient plus des mages ou des magiciens qu'on admire sans réserve, si le vernis des certitudes qu'on m'avait enseignées jadis commençait à se couvrir des écailles du doute, on n'en respectait pas moins l'autorité et les autorités, notables, adultes, vieillards qu'on saluait sans même les connaître.

D'ailleurs, la discipline collective ne permettait guère d'écarts. La cloche de l'Hôtel de Ville sonnait à 8 heures été comme hiver, vestige de l'angelus, et nous nous replions par bandes dans nos quartiers, quittes à filer comme des rats dès qu'apparaissait un instituteur ou un garde-police.

Sans mépriser pour autant les « primaires », qu'on ne rencontrait qu'en fin de journée dans nos escapades extrascolaires, nous croyions appartenir, grâce surtout à l'assurance et à la jobardise de nos aînés, à un étage supérieur de la création. Il est vrai que l'admission à l'école

secondaire exigeait un examen et qu'une trentaine d'élèves, garçons et filles, étaient reçus sur soixante à quatre-vingts qui se présentaient. Et les rangs s'éclaircissaient en cours de route, si bien que le peloton ne comptait plus guère que quinze élèves dans la classe terminale.

L'école secondaire jouissait d'un renom et d'une attirance que nul ne lui contestait. Certes, les parents avaient à supporter de légers sacrifices : écolage semestriel de deux ou trois francs, achat des cahiers, du matériel pour le dessin « artistique » (!) et technique, y compris un compas et quelques autres menues dépenses. L'école, en revanche, nous remettait en prêt livres et manuels. Aucun obstacle financier, quoi qu'on en ait dit et écrit, n'empêchait un enfant doué d'entrer à l'école secondaire. Quant aux externes n'habitant pas Moutier, ils versaient un écolage substantiel.

Mon père ne se plaignait jamais des dépenses que lui causaient nos achats pour l'école. Imbu de la mystique des hommes de 1848, il croyait, à l'instar du « grand » Hugo, qu'en ouvrant une école on fermait une prison, bien qu'il côtoyât journellement, au prétoire et en geôle, de fieffés coquins d'une instruction raffinée.

Au nom de la morale et du rendement scolaire, on a beaucoup médité de l'école mixte — que les pédants ont baptisée école « géminée » — groupant filles et garçons. Elle exige, certes, quelques assouplissements à l'horaire rigide, pour permettre un enseignement çà et là différencié. Filles et garçons, à l'époque orageuse de la puberté, tout en se taquinant parfois de façon féroce et irrévérencieuse, vivaient vraiment en condisciples égaux en droits et en devoirs dans une saine ambiance, ignorant l'atmosphère cynique de corps de garde, ou moite, étouffée, romantique et parfois vénéneuse, des écoles de garçons et des pensionnats de jeunes filles.

L'école, microcosme de la cité, reflétait l'âme de la vieille Prévôté, qui faisait fi des gilets blancs, des dynasties bourgeoises, des familles bien pensantes. Ni maîtres ni élèves ne ressentaient le poids des différences sociales. Et les clans politiques, si vivants en mon pays d'Ajoie où je passais toutes mes vacances, étaient ici quasi inexistantes.

Je me souviens cependant d'une élection mouvementée au Conseil national — le Jura-Sud formait un arrondissement — où les socialistes, nouveaux venus sur la scène jurassienne, avaient réussi, grâce à l'appui des conservateurs des Franches-Montagnes et du Val-Terbi, à élire un secrétaire ouvrier, M. Ryser, contre le candidat radical, M. Frepp, notaire à Moutier. Il y eut du bruit dans Landerneau, et ce fut bien la seule fois, en terre prévôtoise, que j'assistai à une lutte épique, sans y comprendre d'ailleurs grand-chose, sinon que les socialistes étaient des... chambardeurs. Tout au plus avais-je assisté à un échange de vues, amical mais ferme, entre mon père et un voisin, mécanicien alémanique, qui croyait à l'avènement d'une ère nouvelle que forgerait le marxisme. Et mon père de rétorquer : « Vous travaillez pour Guillaume II ! » *Tempora mutantur.*

* * *

Si la politique intérieure ne nous préoccupait guère, je suivais en revanche, avec une passion qui ne s'est jamais déparée, les événements extérieurs. Nos professeurs nous y incitaient et souvent, à l'époque où les illustrés et les « mass media » étaient inexistantes, par un bref commentaire de circonstance, lors d'une leçon d'histoire ou de géographie, ils

faisaient entrer en classe le vent frais du large. Le télégraphe fonctionnait lentement, et les nouvelles étaient laconiques. Nous vivions, de 1910 à 1914, à l'ombre des épées.

Je dévorais le « Démocrate » et mon père, d'un air qui se voulait réprobateur, avait coutume de marmonner si le journal n'était pas à portée de la main : « C'est encore notre journaliste qui me l'a sifflé ! »

Les faits essentiels de l'histoire européenne précédant immédiatement la Première Guerre mondiale sont inscrits dans ma mémoire en traits indélébiles. Je les fixais dans mon esprit en consultant l'atlas et ma collection de timbres. Alors que les personnages d'avant 1910 m'apparaissaient comme les fades dessins d'une lanterne magique — généraux russes et japonais, héros boers —, le président Fallières, l'empereur Guillaume II, le cuirassé allemand « Panther » en rade à Agadir, l'attaque de Fez par les Français, le débarquement des Italiens en Libye, la guerre embrouillée des Balkans, le Zeppelin, la révolution au Portugal, l'attentat de Sarajevo, forment une fresque haute en couleurs.

« Le Démocrate », conformément aux us journalistiques de l'époque, qui bannissaient la sensation, ignorait les manchettes, les italiques en caractères saillants, les illustrations. Tout en lignes sobres, comme un habit classique — petit-cousin provincial du « Temps » — il obligeait le lecteur à deviner l'essentiel. Non pas qu'il ignorât la politique suisse ; mais les problèmes de celle-ci m'étaient difficilement saisissables. On parlait beaucoup de la Convention du Gothard, à souscrire avec l'Allemagne et l'Italie, et la Suisse romande s'y opposait. Le pangermanisme se faisait menaçant ; Elay et La Scheulte, proches de Moutier, devenaient officiellement Seehof et Schelten.

Je suivais fiévreusement l'imbroglieo balkanique. Pierre de Serbie et Nicolas de Monténégro, dont j'admirais les effigies postales, bénéficiaient de mon admiration. Et la géographie politique et ethnique de cette péninsule m'était bien familière. Les timbres de Bosnie-Herzégovine, aux vignettes représentant des paysages orientaux, tout comme ceux de la jeune Turquie, provoquaient l'envie de mes condisciples. J'achetais ces banales raretés chez un marchand de Lausanne, grâce aux menues recettes que me valaient des... ramassages de chiffons.

* * *

Deux événements, cependant, m'impressionnèrent beaucoup : la visite du kaiser des Allemands aux grandes manœuvres helvétiques, et la guerre italo-turque.

Guillaume II avait été reçu par nos autorités avec les égards dus à son impériale personne. Pendant mes vacances ajoulotes, je baignais à la frontière franco-allemande dans une atmosphère francophile et revancharde. Les « Prussiens » et Bismarck étaient responsables de la guerre qui se préparait. Les dessins de Hansi, les Alsaciennes aux cocardes tricolores, les cigognes — « c'est un oiseau qui vient de France », « Alsace et Lorraine, les deux pauvres sœurs » — portaient au summum le chauvinisme que nous épousions. J'étais exalté, fiévreux, intransigeant, dès qu'on abordait le problème franco-allemand.

Pour exprimer ma haine de l'empereur, j'avais rapidement brossé une caricature le représentant en formes cubiques — tête, yeux, nez, bouche, oreilles, tout était carré. Et le casque à pointe qui le coiffait,

ainsi que ses moustaches en crocs relevés dégageaient des éclairs. Inconscience et fatuité d'un gaminet qu'on eût dû corriger ! Saisie par un professeur qui me paralysa d'un rire sardonique, ma pauvre épreuve échoua à la salle des maîtres. On en rit beaucoup, paraît-il, et dès ce jour, je devins pour M. Bessire, le futur historien du Jura, « Maître Moine ! ».

Quant à la guerre italo-turque, je l'ai vécue de près. La construction de la ligne Moutier-Longeau ayant été décidée, un village italien commença à s'édifier dès 1911 à l'entrée du futur tunnel : quelques baraques au début, une vraie colonie de mineurs italiens par la suite, groupant 1500 ouvriers et leurs familles. Dès 1912, prenant corps, le village s'appela Tripoli.

Or, mon père fut désigné en qualité d'unique policier de Tripoli, dès février 1912. Et nous quittâmes la « tanière » du centre du village, à la grande joie de ma mère, pour gîter dans un logement moderne, fort convenable, avec cour et balcon, à l'entrée du quartier italien, au-delà de la Birse. Une sorte de Transtevere prévôtois ! Chacun était heureux : mon père, seul et responsable d'une tâche intéressante, ma mère à l'aise dans son nid, et la nichée enchantée d'amitiés nouvelles.

Quelques mois avant notre installation au seuil du village italien, presque une « médina », je me souviens des bulletins spéciaux distribués un dimanche matin par le « Petit Jurassien », organe local, annonçant la guerre italo-turque, l'appel sous les drapeaux de plusieurs contingents italiens, la ruée sur la Tripolitaine. Prélude aux scènes de 1914 : cortège des ouvriers italiens, précédé d'un drapeau tricolore et d'une fanfare improvisée, à travers les rues principales de Moutier, cris d'enthousiasme et frénésie patriotique. Les jours suivants, des dizaines de mineurs regagnaient leurs régiments outre-Gothard. Combien sont-ils revenus et pourquoi partaient-ils ? Le paradis était encore à l'ombre des épées ! Au quartier de Tripoli, on suivait de près les opérations des militaires en Libye, dans l'Egée, au Levant.

Une autre nouvelle nous plongea dans une profonde tristesse. A Tramelan, au crépuscule de l'enfance, j'avais compris, découverte bouleversante, devant le cercueil de la petite Fahrni, notre voisine, que la vie peut nous être reprise brutalement. Et trois deuils successifs avaient encore renforcé ce sentiment.

Or, au printemps de 1912, un transatlantique géant, le « Titanic », sombrait dans l'Atlantique, écrasé par un iceberg. Des centaines de passagers périrent, officiers et marins à leur poste, des centaines de poitrines chantant : « Plus près de toi mon Dieu », tandis que le bateau s'enfonçait dans les flots. A l'école, nous avons appris en chœur, toutes classes réunies, cet hymne poignant. Et jamais, que je sache, écoliers n'auront entonné avec autant de foi et d'émotion un cantique qui, à l'ordinaire, ne nous aurait guère troublés.

* * *

Le collègue des maîtres méritait l'entière confiance des parents. Mlle Guéniat, chargée de nous « dégrossir » et de nous inculquer les éléments de la syntaxe française et de l'allemand, possédait des dons pédagogiques innés. Précise, exigeante dans la présentation des travaux écrits, ne craignant ni redites ni répétitions, désarmant les polissons et

les rustauds par une courtoisie contagieuse, feignant d'ignorer nos rodomontades, elle s'imposait et nous en imposait. Elle défrichait si bien que la tâche était rendue aisée pour ses successeurs. Souvent, dans mes débuts pédagogiques hésitants, j'ai revu en image, à son poste, cette éducatrice exemplaire.

M. Rougemont, de vieille souche prévôtoise, enthousiaste, au rire homérique, enseignait le français au cours moyen, l'italien et la géographie. Nous l'appelions « Turco » sans irrévérence, surnom hérité de l'époque où il était étudiant. Jovial, riant de nos facéties, se méfiant des pédants et des cuistres, « appelant un chat un chat et Rollet un fripon », il affectionnait le style direct, et ses incursions dans la politique mondiale nous passionnaient. Mes leçons d'italien étaient devenues un dialogue car, au cours des leçons, le peloton s'étant égrené, j'étais resté son seul élève ; et pendant un an, à l'âge où l'on ânonne encore sur les grammaires, ce maître original m'avait révélé, par la lecture hebdomadaire des chroniques littéraires du « Corriere della Sera » l'esprit *sui generis* de l'Italie issue du Risorgimento. Il est vrai que j'habitais Tripoli et que mes contacts quotidiens avec la jeunesse du quartier m'avaient rendu réceptif au génie péninsulaire.

Hélas, que ne puis-je en dire autant de l'enseignement de l'allemand. Notre professeur, M. Geiser, doux comme un agneau, taciturne, le regard indulgent et détaché comme un fakir, célibataire endurci, vivait avec sa vieille mère, une personne distinguée. Il s'efforçait de nous ingurgiter des notions d'allemand, au degré moyen et supérieur, et nous faisait pénétrer dans les arcanes... élémentaires de la physique : les leviers, les miroirs, le bâton d'ébonite, les piles, la bobine de Ruhmkorff. Il n'alla jamais plus loin. Il disposait d'ailleurs d'un matériel élémentaire qui ne l'eût guère induit aux miracles ! Familièrement, on l'appelait le « père Geiser », bien qu'il n'eût pas dépassé la quarantaine. Il lui arrivait parfois de s'attarder outre mesure au restaurant proche du collège, et nous épiions sa sortie, feignant d'être occupés, évitant tout chahut.

Le « père Geiser » avait son jour de gloire lors des inspections d'armes. Officier de landwehr, engoncé dans une tunique qui l'étouffait, portant képi galonné et gants blancs, un long sabre tintinnabulant sur la fesse, il inspectait les miliciens rassemblés sur la placette du collège. C'était son apothéose et, par ricochet, la nôtre aussi, d'autant plus que le directeur de l'école, un homme dans le rang, vêtu comme les soldats de 1870, lui présentait démocratiquement son arme et ses effets militaires.

Si M. Geiser avait échoué dans l'enseignement de la syntaxe allemande, plus par notre faute que par la sienne, il nous avait cependant révélé la beauté secrète et rythmique des poètes allemands, que je récitais alors — les ballades de Uhland — sans en comprendre le sens, comme en état de catalepsie.

M. Paul-Otto Bessire, qui débutait alors dans la carrière, avant de devenir le savant historien du Jura et d'occuper un poste au gymnase de Porrentruy, dispensait les mathématiques dans toutes les classes, pour son malheur et pour le nôtre. Cet érudit distingué, docteur en philosophie, spécialiste en histoire et en philologie romane, avait dû se contenter, dernier venu, d'un lot de disciplines pour lesquelles il n'était ni préparé, ni enthousiaste. Mais il fallait vivre... Ses incursions fortuites dans l'histoire régionale nous éblouissaient ; elles étaient rares, hélas, et

n'effaçaient pas l'ennui de théorèmes absorbés hâtivement ou d'équations algébriques mal décortiquées. Néanmoins, M. Bessire exigeait de ses élèves un langage concis, précis, sans fioritures. Et sa discipline n'excusait aucune défaillance, quitte à recourir à la manière forte.

Il me souvient d'une leçon où il exposait la structure de l'Union monétaire latine. Un camarade, proche de moi, ayant fendillé le fond de sa culotte pendant la récréation, s'efforçait pudiquement de cacher un pan béant de sa chemise, une main rivée au postérieur, alors qu'un voisin espiègle et sournois, avec une règle, contrariait la manœuvre et élargissait la fissure. Témoin de cette scène hilarante, oubliant francs, liras et drachmes, je partis d'un gros rire. Silence, bond du maître ! Saisi à la nuque, viré dans l'escalier après que j'eus raboté du crâne quelques patères du vestiaire, gratifié, au surplus, d'un magistral coup de pied au c..., je me retrouvai, pleurant mon infortune, sur l'historique esplanade de Saint-Germain, sans que j'aie jamais pu me justifier. L'eussé-je fait, d'ailleurs, que rien n'aurait changé. M. Bessire oubliait aussi facilement qu'il était irascible. Quant à l'auteur de mes jours, pourquoi me plaindre à lui ? Même s'il eût trouvé *in petto* la sauce un peu forte, il aurait donné raison, par principe, à l'autorité. Alors, l'oreille basse, héros involontaire, maître Moine, l'après-midi, avait rejoint son poste...

M. Hippolyte Sautebin, docteur ès lettres, d'une urbanité parfaite, animé d'un civisme irradiant, généreux, épris des romantiques, présidait aux destinées de l'école. Bienveillant, prêchant d'exemple, vêtu d'une redingote grise, parlant bien sans affectation, il savait rendre attrayantes l'histoire, la littérature et l'instruction civique aux adolescents boutons que nous étions et aux jouvencelles en veine d'émancipation. Les tirades du grenadier Flambeau, dans l'« Aiglon », et de Cyrano de Bergerac nous enthousiasmaient, comme les scènes de l'« Avare » et du « Bourgeois gentilhomme ». Et les analyses littéraires où nous piquions dans les textes métaphores, règles prosodiques ou étymologies, constituaient des modèles du genre.

Bien avant qu'on parlât d'école active ou d'école en plein air, le « père Sautebin » — à cet âge, ce sont tous des « pères » — rassemblait les garçons et nous conduisait, par monts et par vaux, à la découverte du pays prévôtois : belvédère de Raimeux, villages du Val-Terbi où cliquetaient alors joyeusement dans chaque maison des métiers à tisser, haut fourneau de Choindez, routes romaines de Court et de Champoz.

Aussi ai-je retrouvé avec un sentiment d'affectueux respect mon ancien maître à la tête de l'Ecole normale des institutrices du Jura, à Delémont, alors qu'on me confia la direction de celle des instituteurs à Porrentruy, en 1933. Mentor avisé et discret, il me conseilla dans les dédales de l'administration, comme il m'avait initié aux balbutiements de l'art littéraire.

* * *

Les rapports entre l'école et la famille, dans une société statique et autoritaire, ne posaient aucun problème. La technique n'avait pas encore chambardé les habitudes séculaires et les tabous familiaux. Le dimanche, les familles en pelotons se traînaient le long des routes poussiéreuses. On se rendait, par le beau temps, à l'entrée des gorges de Court, à la Verrerie, qui venait de reprendre son activité et où nous admirions la

dextérité des souffleurs balançant des cannes incandescentes. Ou alors jusqu'à Roches, à travers les cluses, ou au restaurant dit « Sous-la-Rive », à mi-chemin de Grandval, où éclataient assez souvent des rixes disait-on.

Seules quelques autos, des Martini ou des Peugeot — on ne connaissait que les cabriolets — soulevaient des nuages de poussière et troublaient la quiétude de nos promenades dominicales ; bouche bée d'admiration, on ne protestait même pas.

Les bicyclettes, en revanche, étaient d'un usage courant. Et j'empruntais souvent celle de mon père pour me livrer, devant les jouvencelles en mal de pâmoison, à des acrobaties interdites aujourd'hui. Mais la petite reine de la route n'avait alors aucune concurrente et on avait le champ libre. Il y avait bien la moto, un engin Condor nouvellement sorti, une sorte de monstre pétaradant qu'utilisaient déjà certains initiés qui s'équipaient comme des cosmonautes, dont Bertrand Schnetz, rédacteur du « Démocrate », parrain d'une de mes sœurs, et qui nous rendait souvent visite, et Cobioni, mécanicien, motocycliste et aviateur, le héros de la jeunesse prévôtoise, gai, primesautier, et que nous tutoyions tous. Il se tua à La Chaux-de-Fonds, lors d'un meeting d'aviation en 1912. Nous avons sincèrement pleuré « Cobio ».

On parlait peu de l'auto et nul ne prophétisait alors qu'elle serait d'un usage quasi domestique. Le chemin de fer, en revanche, alimentait la discussion. Était-ce propre à Moutier ? On parlait des perspectives du Lötschberg qu'on venait de percer — un restaurant était ouvert à cette enseigne —, du tunnel de Granges ou de Longeau (baptême incertain), de la voie internationale Bonfol - Pfetterhouse - Dannemarie, fierté de mes parents d'Ajoie, des projets Delémont - Mervelier, Delémont - Undervelier, Tramelan - Le Noirmont, Porrentruy - Damvant. M. Rougemont, l'air prophétique, dans la leçon de géographie, avait coutume d'affirmer : « Le rail, c'est l'avenir ! »

Mais les potaches voyaient souvent plus loin et plus haut que leurs aînés. L'aviation nous passionnait. On ne parlait pas d'avions, mais d'aéroplanes et, dans le gros public, d'« aréoplanes » ! Notre intérêt ne s'attachait guère aux moteurs, mais aux héros casse-cou et à leurs prouesses. Leurs noms jaillissent sans effort sous ma plume, comme il y a soixante ans : Chavez, un Péruvien qui se tua en survolant les Alpes valaisannes, Védrines, Garros, les frères Morane, Blériot, les frères Wright, Failloubaz, le jeune Bider et Cobioni, notre « Cobio ». Cette passion pour l'avion, née dans la fièvre de l'adolescence et nourrie par les exploits guerriers des escadrilles de Guynemer, de Fonck et de Richt-hofen, ne disparut pas de sitôt. Si bien que, dix ans après, mon brevet d'officier en poche, je fus admis dans le corps des observateurs d'aviation, à l'époque où l'arme n'avait pas encore dépassé le stade de... la bohème et de la légende. Ma première visite à Dübendorf, en compagnie du pilote Alfred Comte, un Delémontain, fut consacrée au monoplane de Bider, fragile comme un jouet de carton, et qu'on conservait comme une relique. Et mon adolescence, ce jour-là, comme une bouffée d'air frais, m'a fouetté le visage...

* * *

Vélo, rail, moto, aéroplane (pour l'appeler par son nom), zeppelin, avant-coureurs d'une technique qui rétrécissait la planète. On l'ignorait

encore, bien que le « Progrès » et la « Démocratie » fussent appelés, affirmait-on, à changer la face du monde.

Le cinéma nous intriguait aussi. Moutier en comptait un que fréquentaient surtout les ouvriers italiens travaillant au tunnel et les verriers — comme si les Prévôtois se fussent méfiés d'un amusement frivole.

En revanche, l'école s'était rendue à deux représentations commentées par M. Sautebin : « Quo Vadis ? » et « Les Derniers Jours de Pompéi », deux films exceptionnels que chacun considérait comme un événement artistique. Banalités, baroque, papier-carton, pathos, gigantisme à l'italienne, ficelles usées, déclamations, rien n'y manquait. Le public d'aujourd'hui, critique et repu, crierait au navet. Or, nous étions tous émus, bouleversés par l'écran qui faisait revivre, en les animant, des scènes de gladiateurs, des incendies, des massacres. Je donnerais beaucoup pour revoir « Quo Vadis ? » et « Pompéi » dans l'édition de 1912. Il y manquerait, hélas, la candeur réceptive de mon enfance.

Si les austères Prévôtois boudaient en principe le cinéma, ils se ruaient en revanche aux représentations d'une troupe en vogue en Suisse romande : les Petidemange. « Manon », « Carmen », « Les Cloches de Corneville », tenaient l'affiche. Et pendant des soirs, la fièvre s'emparait du public placide, frappé d'un rut collectif. Des villages voisins on accourait au spectacle. Et mon père prétendait que la morale en souffrait. Comme si la musique adoucissait les mœurs !

Il est possible que des vocations aient surgi, que des talents se soient révélés, car la « Théâtrale », qui groupait des amateurs, donnait chaque hiver des spectacles fort courus. Nous y étions admis, en matinée, pour vingt centimes, et les « Rantzau », d'Erckmann-Chatrion, dont l'intrigue se passait en Alsace, m'avaient vivement impressionné.

L'école secondaire offrait aussi un concert annuel, pour alimenter son fonds des courses scolaires. Les parents y accouraient en foule. Préférant la guerre entre des clans adverses et la lecture solitaire aux déclamations de la scène, je n'eus jamais un rôle de vedette, au dam de mes géniteurs. Cependant, on me confia, une fois seulement, dans une pièce historique du cru de notre proviseur, intitulée « Le secret de l'oncle Pierre », la direction d'un monôme de collégiens chahutant le guet. Jamais alors acteur ne fut plus à l'aise sur les planches. Et M. Rougemont, dès ce jour-là, m'appela « le lascar de Tripoli ». Pour le rejeton d'un représentant de la loi, ma réputation était assurée.

* * *

Le cocon se muant en chrysalide obéit à des forces mystérieuses, invisibles et irréversibles. Et l'enfant, au seuil de l'adolescence, est guidé aussi par une soif inextinguible de connaître, de déchirer le voile qu'étend la société des adultes sur ses tabous, d'exercer ses instincts combattifs, destructeurs, d'affirmer son « moi », d'échapper au train-train quotidien et à la grisaille étouffante par des paradis artificiels qu'il s' imagine et se construit — puisqu'il ne peut les acheter — pour affirmer sa personnalité naissante, agressive, hérissée, parfois autoritaire.

On voyageait peu avant 1914, du moins en famille. Et mes horizons s'arrêtaient aux chaînons du Jura et à la plaine d'Ajoie. Echappant à l'ennui quotidien, mes devoirs de classe expédiés en hâte, comme je n'avais pas à aider mes parents aux champs ou à l'échoppe, je passais

de longues heures, au rythme des saisons, à dévorer des livres ou à jouer à la guerre en enrégimentant les garnements du quartier.

Parce que je souffrais d'une imagination facilement enfiévrée, on rationnait mes lectures ; ce qui ne m'empêchait nullement d'avalier en cachette les feuilletons du « Démocrate », consacrés aux aventures d'Arsène Lupin et au secret du « Diamant noir », et d'ingurgiter les rocambolesques histoires de Buffalo Bill — que je déchiffrais la nuit sous mes couvertures à la lueur d'une lampe de poche. Le « père Romy », gérant de la bibliothèque scolaire, hirsute, bourru et rondouillard, portant redingote et melon, me marquait une certaine sympathie. Après les Gustave Aimard et les Fenimore Cooper, qui m'avaient révélé les secrets des trappeurs de l'Arkansas, des derniers des Mohicans et des pirates des prairies, les rapt des belles Mexicaines dont les yeux de jais et le teint mat avaient allumé mes premiers émois charnels, j'avais épuisé le rayon des romans d'espionnage et de guerre de sape du colonel Danrit. Et le père Romy, devant un client aussi vorace, finissait par me remettre des « Itinéraires » des grands explorateurs anglais, américains et russes. Hélas, leurs savants récits, riches de croquis, manquaient de photos et d'illustrations. Aussi n'oublierai-je jamais mon premier contact réel avec l'Afrique des Africains. C'était au stand de Moutier. On avait exhibé, je ne sais dans quelles circonstances, une famille de Basoutos, fiers guerriers des montagnes du Cap et qu'on présentait ici, suant, sentant le fauve, roulant des yeux striés de sang, dansant sur des tessons de verre, avalant du feu et poussant des cris qui se voulaient féroces. Pauvres gens, qu'on offrait en pâture à des... civilisés, Prévôtois placides, plus étonnés que contrits. J'en vins, pour un temps, à maudire et détester explorateurs, missions et récits exotiques.

* * *

L'évasion par la lecture, passive, ne suffisait pas à mon besoin d'action. Aussi les jeux de guerre forment-ils la toile de fond de mon adolescence. Nature combative, dira-t-on, agressivité naturelle. Autour de nous, on ne parlait que de guerres et d'alliances militaires. Tous les Etats se préparaient à l'orage, mais nul n'y voulait croire. Elevés dans le cliquetis des armes, 1914, pour les illuminés que nous étions, n'apparaissait que comme un jeu un peu plus sérieux.

L'armée est entrée dans ma vie en 1910, dès notre arrivée à Moutier. A Tramelan, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu une troupe en marche ou au bivouac. Les grandes manœuvres d'un corps d'armée dans le Jura-Nord, autour des Rangiers, en automne 1910, avaient englobé Moutier dans leur zone. Le bataillon 49, formé de Soleurois, avait traversé le bourg. Comme un essaim d'étourneaux, nous étions quelques-uns à l'avoir suivi, folâtrant le long de la colonne, interpellés, qui en allemand, qui en français, par des soldats goguenards et paternels. Si bien qu'arrivés à l'entrée de Delémont, à la croisée dite des Rondez, un fourrier nous intima l'ordre de regagner nos pénates. Ce devait être un maître d'école ! Le retour fut pénible à la nuit tombée. Admonesté, au pain sec, pleurant au fond de mon lit sur l'incompréhension paternelle, je me consolais en entendant l'écho d'une fanfare militaire aux cuivres percutants. Et c'est aux accents de la retraite que je m'endormis, rompu, rêvant gloire et batailles, comme un héros antique.

La fièvre, d'ailleurs, s'était emparée de la gent écolière. Comment en eût-il été autre ? La presse régionale — « Démocrate » et « Petit Jurassien » — publiait de longs communiqués sur la situation respective des partis. Des villages, nommément désignés, de mon pays d'Ajoie en flammes, l'ennemi mordait sur la position des Rangiers.

Nous formions des armées de quartier, et j'avais l'énorme avantage initial, disposant d'un arsenal de vieilles casquettes et de ceinturons usagés de la maréchaussée, de recruter des adhérents et d'imposer mon commandement. Autoritaire comme un général sud-américain, je fus abandonné à deux reprises, malgré une généreuse distribution de casquettes, par les rejetons mâles des démocratiques Prévôtois.

En voulant explorer une fissure du roc, au lieu-dit les « Golats », au nord de la Collégiale, pour y construire un fort souterrain, nous avions failli perdre le cadet de la troupe, Pinson, doux et sage. L'exploit s'ébruita, je ne sais comment, l'artillerie paternelle s'en mêla et, par *pronunciamento*, je dus cesser pendant quelques mois toute activité militaire.

L'autre incident se situe en 1912. Moutier, une fois encore abritait de la troupe, et « mon » armée, à Tripoli, recrutée chez mes camarades prévôtois renforcés de petits Italiens, avait eu l'idée bizarre de camper sur les pentes du Graiter. Nous avions un vieux chaudron, des rations de soupe Maggi aux goûts les plus divers et que nous mélangions en un brouet digne des gosiers de Divico ou d'Attila. Hélas, mille fois hélas ! Que s'était-il passé ? Le lendemain, tous les guerriers en herbe, victimes de malaises viscéraux, claquaient des dents, rendaient l'âme ou ce qui en tenait lieu, semant l'alarme dans les familles. La presse signala l'incident, parla d'empoisonnement collectif. Deux jours après, nous n'y paraissions plus.

Dénoncé comme étant le coupable, vertement semoncé par M. Sautebin, j'abandonnai mon détachement italo-suisse et mes rêves de conquêtes, sans que la passion militaire m'eût pour autant quitté. Pouvait-il en être autrement, alors que tout autour de nous tendait au chauvinisme, à la défense de la... civilisation, à la lutte contre la « Kultur » ? On ne pouvait ouvrir un journal sans apprendre que des officiers allemands sévissaient en Alsace-Lorraine. Les paquets de produits emballés contenaient, selon leur origine, à l'intention des enfants, des images d'Épinal avec de glorieux troupiers en pantalons rouges, ou des silhouettes en carton de uhlands chamarrés ou de dragons bleus de la Hesse-Nassau. Et les récits anecdotiques et truffés d'héroïsme des combattants balkaniques, étalés à la une dans mon cher « Démocrate », agissaient encore comme un ferment belliqueux.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'un exhubérant galopin, craignant d'arriver tard au banquet de la vie, ait demandé, anxieux, au docteur Neuhaus qui lui redressait une fracture du poignet droit : « Pourrai-je au moins devenir soldat ? » Ce bon géant, aux yeux bleus et au poil roux, éclata d'un gros rire : « Dans un mois, tu tueras un bœuf d'un coup de poing ! » Je n'ai jamais essayé de tuer un bœuf, mais l'armée a accaparé plus de six années pleines de mon existence.

* * *

Dès 1912, le mouvement scout s'était répandu dans les grands villages du Jura. Moutier eut rapidement une section, et j'y adhérai d'enthousiasme. Exutoire tout à la fois physique et moral pour les adolescents bouillants et bouillonnants. Adieu définitif à la guerre des casquettes, au rôle de rodomont de quartier et de *condottiere* de Tripoli !

Nous étions trois patrouilles d'éclaireurs, initiés aux lois du scoutisme, au code de l'honneur, au respect et à la connaissance de la nature, à la bonne action quotidienne. On nous persiflait au début à cause de notre tenue kaki, de notre chapeau canadien, du zèle intempestif par lequel nous voulions rendre service. Et quand nous sillonnions les chemins de la Prévôté, à pied ou à bicyclette, les lazzi ne manquaient pas. Et puis tout rentra dans l'ordre.

Nous subissions des examens successifs portant sur la lecture de carte, l'orientation de jour et de nuit, la connaissance des arbres, l'hymne national, le Cantique suisse et la « Rauracienne » (tous les couplets), les feux de bivouac, les nœuds et cordages, et autres initiations que j'ai oubliées depuis lors.

Comme par enchantement, mon comportement envers mon entourage s'adoucit, ma note de conduite en classe s'améliora et le jeune explosif, sous l'effet de cette catharsis, s'adapta sans contrainte à la société des adultes. Confession que j'aurais voulu faire, en 1963, aux jeunes scouts jurassiens, à Tramelan, à l'occasion du cinquantenaire de leur association ; mais j'en fus malencontreusement empêché par des intrus ignorant tout de l'idéal humain, fraternel et national du mouvement de Baden-Powell.

La vie à Tripoli... de Moutier

Nous avons emménagé à Tripoli, l'éphémère village italien, en 1912, au printemps. Quelques familles avaient pu loger çà et là dans des maisons proches du chantier. Mais il avait fallu construire de nombreux baraquements pour abriter 1500 mineurs et terrassiers. Des cantines avaient surgi, des boutiques, des magasins d'alimentation, une dizaine de guiguettes, dont certaines étaient des nids clandestins de prostituées.

Tripoli, qui s'étendait aux deux quartiers prévôtois des « Œuches » et « au-delà du Pont », ressemblait fort à un village calabrais. Braves gens bruyants, travaillant dur, envoyant force mandats en Italie, sobres généralement, mais dangereux quand ils vagabondaient en goguette certains soirs de paye. On travaillait au percement du tunnel par trois équipes quotidiennes, se relayant toutes les huit heures, de sorte que l'afflux était constant dans les cantines et les estaminets. Pianos mécaniques, gramophones et boîtes à musique déversaient sur la rue leur musique acide ou guillerette, et les relents d'épices, de tomates, de fritures envahissaient le quartier.

Il ne manquait pas de charme ni de pittoresque, mon cher Tripoli. Les Prévôtois, casaniers, finirent par s'habituer au bruit méridional, et le lourd Barbera, le Lambrusco et le Chianti firent des adeptes, tout comme les « lasagne verdi », les spaghetti, le risotto aux champignons. Et maints traiteurs firent d'excellentes affaires dans leurs humbles boutiques.

Les jours de pluie et en hiver, Tripoli était minable et piteux. Des ruisseaux fangeux dégoulinèrent entre les baraques, emportant des débris et des vestiges de mangeaille jusque sur la route.

Mon pauvre père avait fort à faire à éduquer, morigéner, verbaliser au besoin. Et ma mère en vint parfois à regretter la « tanière » de la rue Centrale où régnaient l'ordre et la paix. Mais la *gentilezza* italienne facilitait l'oubli. Il y eut bien quelques chapardages aux abords du quartier et dans les boutiques de la « médina ». Néanmoins tout finissait par s'arranger entre compatriotes.

Un jour, cependant, la colère des Prévôtois gronda contre l'hécatombe d'oiseaux et mon père dut sévir fortement. Régulièrement des pièges et des appâts étaient relevés sur les pentes du Mont-Graiterie et des virtuoses de l'appau — des mineurs calabrais — attiraient la gent ailée. Quelques amendes salées, prononcées au prétoire, mirent un terme à des mœurs que nous ignorions jusqu'alors.

Mes camarades de jeux, fréquentant l'école italienne, me retrouvaient à l'église catholique ou sur la rue. Vifs comme des ouistitis, bagarreurs, précoces dans maints domaines, généreux aussi, je les aimais beaucoup. Les exploits de la bande à Bonnot et de la mafia les intéressaient plus que l'école. Que sont-ils devenus, ces Chicco, Beppo, Nello, Italo ? Morts au Cadore, à Caporetto, en 1917-1918, ou dans quelque accident de travail, car ils étaient mineurs de père en fils ? Artificiers habiles, ils m'avaient appris à confectionner des « bombinettes » faites d'une boîte de conserves, dans laquelle on introduit du carbure — utilisé dans les lampes des mineurs — on la referme, on la perce d'un orifice, on verse un peu d'eau pour créer des gaz, une allumette par le trou et... ouf ! Au quatrième essai, une bombinette me brûla cils et sourcils, tandis que l'auteur de mes jours, arrivant sur-le-champ sans que je l'aie aperçu, m'envoyait synchroniquement un magistral coup de pied où le dos perd son nom. Ici s'arrêta l'artifice des artificiers.

* * *

Le percement du tunnel avait commencé sous d'heureux auspices. Un conflit social, dont je ne pouvais apprécier les causes, éclata en 1913. Des grévistes occupèrent les chantiers ; des cortèges se formaient, drapeau rouge et fanfare improvisée en tête. On défilait au cri de : « Scio-pero ! ». Des agitateurs, de Zurich et d'Italie, étaient venus chauffer ou réchauffer le zèle des grévistes.

La misère s'installa à Tripoli, au bout de quelques jours, et la haine aussi. Les ingénieurs ne pouvaient circuler. Cinquante gendarmes arrivèrent en renfort pour protéger les installations de l'entreprise. Un beau jour, Togo, un chien berger allemand d'un noir d'ébène, que mon père avait acheté et dressé, fut retrouvé empoisonné. Mes camarades italiens m'évitaient, car j'étais devenu un « kroumir », c'est-à-dire un briseur de grève.

La police fut obligée de dégainer et de charger, à plusieurs reprises, une foule survoltée. Mon père, qui connaissait bien les mineurs, leurs pénibles conditions de travail, leur naturel généreux et violent aussi, reçut l'ordre d'inviter personnellement les manifestants au calme. Il s'avancait vers eux quand il reçut une *boccia* lancée traîtreusement en pleine poitrine par une main inconnue. Il ne s'en remit jamais, bien

qu'il ne souffrît que de côtes brisées et d'un épanchement sanguin. La boule de bois l'avait ulcéré et marquait pour lui la rupture et la trahison d'une affection qu'il avait donnée sans compter aux ouvriers italiens. Inconsciemment, sa sympathie le portait plus du côté des opprimés que de la race des seigneurs.

Et la vie reprit son cours normal après quelques semaines. Mais les Prévôtois évitèrent de plus en plus Tripoli où les « coltellate » devenaient fréquentes. D'ailleurs, Moutier s'agrandissait. Des usines d'appareils de précision mécanique se bâtissaient : Bechler, Petermann, s'ajoutant à la fabrique Boy de la Tour, devenue depuis Tornos. Et je découvrais de nouvelles amitiés, jeunes Soleurois et Jurassiens du nord dont les familles étaient attirées par les industries nouvelles et que je rencontrais le dimanche à la messe.

En octobre 1914, mineurs de Longeau et de Moutier se trouvèrent face à face dans la galerie. Le tunnel était percé. Et Tripoli vit démonter ses baraques, ses cantines, ses estaminets. La fanfare, qui jouait allègrement « A Tripoli, bel suol d'amor, ti giunga dolce la mia canzone », rangea ses clarinettes et ses mandolines. Et ces braves gens partirent pour d'autres cieux, creuser des tranchées au Tonale ou construire des routes pour l'artillerie lourde, en attendant la paix prometteuse de nouveaux tunnels et de nouveaux barrages.

A l'exception des courses scolaires — je bénéficiais de nombreuses vacances en Ajoie — nous ne quitions pas le ciel jurassien. Je me souviens des excursions à la Petite-Scheidegg, en 1913 — mon premier contact avec l'Alpe — et au col du Joch, en 1914, après un bref arrêt de trois heures à l'Exposition nationale à Berne. Tous nos aînés parlaient alors d'une affiche audacieuse, extravagante et ratée d'un certain cheval vert, peint par Hodler. Un scandale, une provocation à l'égard du peuple suisse ! Depuis, le cheval de Hodler a fait souche et rejoint les musées officiels.

Aussi fus-je un privilégié d'avoir vécu trois ans à Tripoli, connu un dépaysement valant des séjours réguliers dans un bled calabrais ou dans un hameau des Abruzzes et frotté mon entendement aux pauvres d'entre les pauvres, émigrés, généreux, insoucians, sachant à douze ans déjà que la vie est un long combat, que le travail — accidents des mineurs — est un châtement et que rien ne vaut, malgré tous les moralistes, la « dolce vita » avec son piment d'amour, de jeunesse, de franches ripailles et d'insouciance. Ce qui n'exclut nullement le culte de la « mamma » et le rêve de trôner, un jour, derrière un comptoir, un bar ou à l'épicerie !

Intermèdes ajoulots

Ballotté, victime d'une instabilité inhérente à la profession de mon père, j'ai retrouvé pendant toutes mes vacances scolaires deux havres familiaux en terre d'Ajoie, Montignez et Bonfol, rejoignant la glèbe où les miens avaient vécu, reprenant leurs us, refaisant les gestes de leur enfance, parlant leur patois, m'identifiant à deux tribus dont je sentais en moi bouillir le sang et sourdre les instincts.

Deux villages, dissemblables au possible. Montignez, comme son nom l'indique, bâti sur un monticule, à cinq cents mètres de la frontière, 400 habitants, ressemblait, au début du siècle, à des centaines de petites

communautés rurales de France : église au centre du village, maisons modestes à un étage accouplées à la grange, lavoir communal, nombreux puits abandonnés, vergers aux arbres anarchiques, tout porte la patine du temps. Deux restaurants, celui des « rouges » et celui des « noirs », le Cheval-Blanc et la Couronne. Les champs et les « cantons », domaines communaux, cernent le village, cernés eux-mêmes par les vastes futaies, lambeaux de l'antique forêt gauloise, qui s'étendent jusqu'aux limites de la commune : le « Fahy », le « Chênois », la « Hade ». En marge du siècle, Montignez n'est pas touché par le rail. Grandgourt, à trois kilomètres, abritant un prieuré désaffecté qui appartenait jadis au couvent de Bellelay, possède une halte, cabanon de bois, où s'arrêtent quelques trains reliant Porrentruy à Delle.

On vit simplement au village ; on y travaille dur, aux champs et en forêt, ne relâchant l'effort que le dimanche, les nombreux jours de fêtes religieuses et les quelques mois d'hiver. Hommes, femmes, enfants, chacun s'exprime en une langue imagée et savoureuse, un patois cousin de celui de Lorraine et de la Comté. L'esprit pétille, les réparties de haulte graisse et de franche gauloiserie.

L'émigration a commencé vers 1880. On avait fourni à l'Eglise des prêtres savants et dévoués ; on fournit à l'Etat moderne des instituteurs, des douaniers, des gendarmes, des cheminots, quelques ouvriers horlogers qui deviendront très tôt des militants du syndicalisme. Tous se retrouvent au village, à Pâques ou à la Saint-Martin, patron du pays et du village. Et rares sont ceux qui oublient une discrète visite à l'humble cimetière où reposent les mainteneurs de la communauté. Egalité dans la mort : simples croix de bois ou de fer forgé où s'accrochent des couronnes de perles artificielles, une plaque émaillée sobre comme un matricule militaire, rappel nécessaire dans une tribu où les sobriquets, indispensables, sont plus vivaces que les prénoms, car sans sobriquets, frappés sur mesure, nul ne s'y retrouverait. Trop de Pierre, Jacques et Joseph, trop de Terrier, de Moine, de Berberat, de Bélet et d'Ecabert.

Communauté fermée, s'entredéchirant toute l'année, mais solidaire dans la mort, la maladie, la misère et la joie. Une grande famille...

* * *

Bonfol, un gros village, presque un bourg, avec ses 1200 habitants, face à la frontière franco-allemande. Croissance tourmentée. L'église, sur un éperon où s'agrippent les vieilles mesures — le quartier de « Dô-les-Chênes » — se détache sur le ciel. Et le village s'étire jusqu'à la gare, terminus du chemin de fer ahanant depuis Porrentruy et qui, dès 1912, pompeusement baptisé « ligne internationale », se continuera sur sol alsacien, par Pfetterhouse - Seppois jusqu'à Dannemarie, se soudant à l'artère Belfort - Mulhouse.

La Vendline, paresseuse, longe le village. C'est déjà un paysage d'Alsace avec ses étangs, ses marécages, ses canards barbotant. Il n'y a de forêts que vers la frontière proche, accueillants rideaux pour ceux que gênent douanes, gabelous et formalités. Par places, le sol révèle des taches ocrées, argileuses où, depuis toujours, on extrait la pâte à confectionner les pots, les terrines, les écuelles, les « caquelons » que des colporteurs se sont chargés de vendre, suant derrière leurs poussettes en osier, dans tous les villages du Jura.

Les bonnes terres sont à l'ouest. Un paysage inoubliable, en juillet, entre Bonfol, Cœuve et Vendlincourt, quand les blés roux oscillent sous le vent. Seules quelques croix de pierre et des halliers coupent l'uniformité des champs. Pas de routes ; des pistes poudreuses : un coin de Beauce ou de puszta.

Ouvert à tous les vents, tourmenté dans sa forme et sa croissance, comme un adolescent à l'âge ingrat, fier de sa gare, de sa modeste école secondaire, de ses quelques ateliers de bonneterie, de son quarteron d'artisans, Bonfol s'ouvre au siècle. Industrielle, volontiers contestataire, ayant expédié vers les Amériques des familles nombreuses et turbulentes, la commune cherche un difficile équilibre entre une paysannerie tenace et prolifique — qui complète son ordinaire par le travail de la bonneterie à domicile — et l'installation de petits comptoirs d'horlogerie, rêvant d'essaimer aussi vers l'Alsace.

En famille, anciens et jeunes parlent patois. Sur la rue, au café, entre amis et connaissances, on sacrifie encore au génie du lieu. Les jeunes filles, en revanche, répugnent, en société, à ce barbare jargon. L'école et ses pédants l'ont mis à l'index. On a tué l'infâme sans même lui reconnaître ses ancestrales qualités et sa filiation latine.

Bonfol et Tramelan-Dessous, deux villages identiques, communautés au même stade de l'évolution, mi-rurales, mi-industrielles, l'une marquée par l'austérité de la Réforme et un léger afflux alémanique, l'autre toute teintée d'une vitalité bourguignonne et d'un humour à l'alsacienne.

Delémont, Tramelan, Moutier, Montignez, Bonfol, autant d'empreintes qui, se juxtaposant et s'entremêlant, m'ont fait sentir les variétés du terroir jurassien...

* * *

Dès l'âge de huit ans, je me rendais seul à Montignez, confié à la bénédiction des contrôleurs. Les trains, plutôt rares, ne posaient aucun casse-tête, et le facteur, à la halte de Grandgourt, se chargeait de mon panier japonais.

Un raidillon courant dans les ronces débouchait sur le vieux chemin, que durent emprunter pendant des siècles mes manants d'ancêtres se rendant au prieuré de Grandgourt pour y porter dîmes et autres redevances. Des pommes de pin, jonchant le sol, faisaient ma joie et celle des écureuils. Puis le village se révélait soudain, dans sa couronne de blés, de cerisiers, de toits fumants.

Le vieux chemin descendait vers les « Œuches » et la « Chenevière », la zone des jardins entourés d'oseraies, et celle du chanvre que je n'ai plus connue.

Et ma grand-mère m'attendait, guettant l'arrivée de son polisson. Elle était sans âge, comme si le temps se fût arrêté le jour de son veuvage, vers la quarantaine. Toujours de gris vêtue, sauf les dimanches et jours de fête, gantée de noir, coiffée d'une capeline aux brides se nouant sous le menton et rappelant les coiffes bretonnes, un mantelet noir lui couvrait les épaules et la rendait hiératique et solennelle. Ces jours-là, elle allait à la messe, n'entendant rien au prône du curé, car elle souffrait d'une surdité précoce ; puis rendait visite aux tombes de ses disparus. D'une foi inébranlable, elle acceptait les coups du sort, sans

maugréer ni protester, comme s'il se fût agi des décisions irrévocables d'un ordonnateur invisible auquel elle ne répondait que par la prière.

Paysanne aisée, venant d'un village voisin, ayant épousé à vingt ans l'élu de son choix à la veille de la guerre de 1870, elle ne se permit qu'un voyage, en partie en diligence, jusqu'à Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln, pour sceller son union. Devenue veuve avec sept enfants sur les bras, deux restaurants, dont un à l'extrême frontière doté d'une épicerie et d'un petit atelier d'horlogerie victime du protectionnisme douanier aggravé dès 1890, épluchée rapidement de tous ses biens, elle vivotait, propriétaire du « Cheval-Blanc », le café des radicaux. La nichée s'était envolée. Seul restait au foyer l'aîné de mes oncles, un horloger-poète, célibataire, insouciant, spirituel et curieux, qu'elle entretenait plus qu'il ne la soutenait.

Ma venue l'enchantait et je m'épanouissais à son contact, ainsi qu'à celui de mon bohème d'oncle, tant j'étais heureux de secouer le contrôle maternel.

Bien que d'une inflexible piété, ma grand-mère était l'être le plus libéral qui soit. De sa mère, une Française de la région de Bourgne, elle avait hérité l'amour de l'histoire de France. Et c'est d'elle que j'appris, à quatre ans déjà, des couplets de la « Carmagnole » et le refrain du « Ça ira » que je chantais, avec feu et sans y rien comprendre, à l'école frœbelienne de Delémont devant la maîtresse abasourdie. C'est ainsi que je découvris l'ABC de l'histoire de France, complété par une chrestomatie datant de 1840, dénichée dans un vieux bahut. Ce savant ouvrage avait appartenu à une certaine tante Agathe, institutrice dans le Doubs sous le Second Empire, et contenait des sommaires et faits saillants des rois et grands personnages du royaume des lys jusqu'à M. Guizot. J'en étais tout pénétré. Un traité de géométrie, en revanche, n'eut guère l'heur de me captiver.

Ma grand-mère exploitait seule son auberge, aidée le samedi et le dimanche par une de ses filles habitant un village voisin. Il est vrai que les mœurs étaient spartiates. On ne fréquentait guère les cafés qu'au sortir des offices, le dimanche, et lors d'assemblées publiques. L'argent était rare, la besogne rude. On comptait par sous : quatre sous, dix sous, vingt sous, quarante sous, cent sous. La monnaie française avait cours au village et les grosses pièces de cuivre donnaient vite l'illusion de la richesse. D'ailleurs, la plupart des biens étaient francs de dettes.

Quand des clients, la semaine, entraient à l'auberge, mon oncle quittait son établi et les servait. La conversation roulait inévitablement sur la politique, sur les risques de guerre, sur les « Prussiens » (car tous les Allemands étaient des Prussiens !), sur l'intolérance des cléricaux. Gavé de journaux français, lecteur assidu de Zola, fanatique partisan du capitaine Dreyfus, ayant plus lu que digéré, il pourfendait sans pitié le parti adverse. Mère pieuse et fils incrédule néanmoins ne se heurtèrent jamais. Et je soupçonne mon oncle, légèrement bègue et claudicant depuis qu'il avait chu, à l'âge de douze ans, d'une grande croix de pierre sur laquelle il s'était hissé pour se livrer à des acrobaties ahurissantes, d'avoir cristallisé son ressentiment, face aux remontrances et aux railleries de son entourage, en jouant à la forte tête. Ce qui ne l'empêcha nullement, à l'article de la mort, bien qu'il fût en guerre ouverte avec le curé, sectaire et intransigeant tout comme lui, de se soumettre aux rites ancestraux...

Nous n'avions ni train de culture ni cheptel à Montignez. Tout au plus trois plates-bandes dans les « Œuches », proches du village, et l'un ou l'autre champ pour la récolte des pommes de terre. Aussi pouvais-je rôder tout mon souï, nu-pieds, marauder, me mêler à l'escadron dégourdi des paysanneaux gardant le bétail à l'automne dans les champs fauchés. On enfumait les nids de guêpes, on levait les blaireaux dans leurs tanières et on inondait les galeries des mulots et musaraignes livrés à la dent des chiens-bergers. A l'abri des regards inquisiteurs, comme tous les petits pâtres, on fumait du « jonc », tige fibreuse dont on ne supportait pas deux minutes le goût suffocant ou de brûlon, ou, rarement, on s'essayait aux cigarettes, les « mongoles », à cinq sous le paquet de vingt pièces, emballées dans un étui de papier bleu. Du vrai tabac, noir, fort, âcre et râpeux, pour zouave ou sapeur. Comme on quillait, le dimanche après vêpres, on gagnait facilement dix ou quinze sous, un petit pain et un cervelas.

Quand le bétail paissait à la frontière, on s'envoyait, comme les héros d'Homère, de part et d'autre, des provocations et des injures. A l'adresse de ceux du village français de Courcelles, on criait à s'époumonner : « Les Français sont courageux pour couper la queue aux bœufs ! » Avec plus de verveur encore, ceux d'au-delà nous répondaient : « Lève la cuisse, tu verras la Suisse ! » Mais jamais Troie ne tomba et nul n'enleva de belle Hélène.

* * *

A pareil régime, j'eusse rapidement battu Emile, l'élève de J.-J. Rousseau. Aussi ma mère s'arrangeait-elle pour que mes vacances soient partagées entre Montignez et Bonfol. Ici, le climat éducatif se déroulait dans une ambiance plus proche de l'ordre et de l'obéissance que les auteurs de mes jours et mes maîtres m'inculquaient l'année durant.

Ma mère, orpheline très jeune, avait grandi chez une tante, en compagnie de onze cousins et cousines. Une brave famille, ne comptant pas les bouches à nourrir. Les aînés avaient déjà quitté le nid — instituteur, gendarme, sage-femme, maître forgeron, horloger breveté — et volaient de leurs propres ailes. Accueilli comme le benjamin de la tribu, je partageais l'existence ordonnée et laborieuse d'une famille de paysans. Mon grand-oncle, tête burinée de vieux chouan, parlait peu, économe de ses mots et de ses gestes, sec, ironique, à l'opposé de ma grand-tante, rondelette et généreuse, optimiste malgré ou à cause de sa couronne d'enfants. Utilisant des expressions du siècle passé, elle nous appelait volontiers « frère » ou « sœur » comme dans les sectes chrétiennes, ou « frerot » et « sœurette ».

Saisi dans un bloc patriarcal, je me fis peu d'amitiés enfantines à Bonfol. L'étable, avec sa chaleur pénétrante, la traite à laquelle je m'essayais gauchement, les soins au clapier, le poulailler où j'osais prélever ma dîme, le fenil où je me retirais pour lire en paix l'almanach Vermot, l'accablante moisson sous le soleil d'août, la récolte des betteraves et des pommes de terre occupaient mes longues journées. Nos champs, produits d'héritages ou d'achats aux enchères, bordaient les quatre points cardinaux et nous perdions un temps précieux en d'inutiles déplacements. Aussi ai-je applaudi, plus tard, aux diverses mesures ten-

dant au remembrement des terres, même si la paysannerie, volontiers traditionaliste, y apporte méfiance et parfois mauvais vouloir.

L'heure du dîner aux champs me convenait entre toutes. Du pain bis, des tranches de lard cru, arrosés de vin rouge chez les hommes, de thé chez les juniors et les femmes. Des lièvres, nombreux alors, bondissaient entre les fanes des sillons, et mon grand-oncle, à l'ordinaire taciturne, m'initiait mieux qu'un maître à la vie des bêtes, à la forme des nids, à la couleur des œufs, au chant des oiseaux, aux poils laissés aux halliers, aux appels des sexes. Devant mon ignorance, sa sentence retombait : « Qu'est-ce qu'on t'apprend dans « les » écoles ? » Sans mots savants, il lisait dans le livre ouvert de la nature ; et je n'ai jamais ouï commentaires plus judicieux que les siens. Ecologue avant la lettre et miméticien ! Il était de la trempe et de la race de Pierre Petignat, héros des Ajoulots, taillé à coups de hache comme lui, voûté comme lui par la glèbe, respectueux de l'autorité, mais coriace dans la défense de ses droits et ses biens...

Il y avait branle-bas hebdomadaire dans la maisonnée. Ma grand-tante pétrissait le pain dans une grande huche, chauffait le four annexe au bâtiment, en profitait, selon la saison, pour y cuire en supplément des tartes aux fruits, onctueuses et crémeuses, des gougelhopfe à l'alsacienne qu'on appelait des « glougloufs », des galettes aux pommes de terre, recettes qu'elle emporta dans sa tombe, tout comme celle des « gaudes » ou « floutes », mélange de farine et de purée roulé dans le beurre noir, dont je me délectais voracement et qui me valait l'irrévérencieuse remarque d'un mien cousin : « Il a plus d'appétit que de dévotion ! »

Cependant, à Bonfol comme à Montignez, si les femmes étaient dévotes, le sexe fort s'affirmait radical. Sous l'auvent, après le dur labeur du jour, les voisins s'assemblaient. On parlait des prix agricoles, de la guerre franco-allemande qui menaçait — Pfetterhouse, en Alsace, était à 5 kilomètres, et Réchésy, sur sol français, à 7 kilomètres ! —, des élections régionales. Mon cousin, le forgeron — ce devait être en 1911 ou 1912 — ne décolerait pas, car, après une lutte vive pour la préfecture, M. Daucourt, préfet en charge et conseiller national, avait été réélu à une confortable majorité contre M. Riat, préfet de La Neuveville, candidat radical. Et les voisins s'arrangeaient pour entretenir son dépit.

Je m'étais lié d'amitié avec un jeune Français, journalier, qui venait d'achever son service militaire à Belfort, dans un escadron de hussards. Bien qu'à peu près illettré, il contait en patois avec l'art d'un trouvère. Rappelé en août 1914, dans la réserve de l'active, il devait tomber en Alsace, un mois plus tard, lors de l'opération offensive du général Pau en direction de Colmar.

Ces cénacles sous l'auvent, les soirs d'été, où des hommes simples, mûris par la glèbe, le travail solitaire et l'implacable leçon des bêtes et des saisons, servaient d'antidotes aux fringales littéraires et aux débordements imaginatifs auxquels je m'abandonnais à Moutier. Rompu de fatigue, je ne lisais guère, si ce n'est l'almanach Vermot, à couverture rouge, farci de récits humoristiques et des portraits de sénateurs et députés des quatre-vingt-six départements, ou le « Sillon romand », hebdomadaire agricole, riche en aperçus zoologiques et botaniques.

Encadré dans la vie familiale, je ne musais guère ni ne folâtrais. Néanmoins, les étangs près du village m'attiraient et, malgré les avertissements de mes hôtes, je courais m'y baigner, avec quelques galopins de mon âge. Nus comme au paradis terrestre, nous barbotions dans la vase et les roseaux, d'où s'enfuyaient des râles et des sarcelles. Dans une nature sauvage sommeillaient les étangs aux eaux glauques, appondus comme les grains d'un chapelet : le grand étang, l'étang Monnier, l'étang Courvoisier, puis, cachés dans un écrin de bosquets, les étangs « Rougeats », collier d'émeraudes comptant une dizaine de lagons. Et toujours un silence ouaté, la brise ondulant la surface moirée des eaux, les nénuphars aux feuilles à plateaux sur lesquels dansaient les libellules. Aucune main sacrilège n'avait encore, au nom du rendement agricole, de la récupération des terres arables ou de l'hygiène publique, défloré ce site enchanteur.

Bleutés, émeraude, rougeâtres, changeant à toute heure du jour et en toutes saisons, mystérieux comme l'œil d'un félin, les étangs m'ont attiré, envoûté au seuil de l'adolescence. Premier choc émotif en face d'un paysage identique à celui que je devais ressentir, huit ans après, au cœur de l'Alpe, quand le soleil se couche.

* * *

S'il pleuvait, j'assistais à la forge au ferrage des chevaux, à la réparation d'outils, à la pose de jantes et d'essieux. Tout sentait le roussi, la corne brûlée, le charbon mouillé, le fer rouillé. Et dans le clair-obscur de la soufflerie, quand se taisaient les marteaux, les hommes reprenaient leurs discussions, du même rythme lent qu'aux champs ils menaient leurs attelages dans les sillons humides. Je m'offrais à tirer le soufflet : on me donnait parfois deux sous ou quelques « pfennig », car l'argent allemand avait cours au village. Et je retrouvais, étonné, le dimanche à l'église, les clients de la forge métamorphosés, guillerets, en habit seyant, qui bavardaient sous le porche. Pendant l'office, le révérend curé Stemmlin, un brave Alsacien, connaissant ses ouailles, leur rappelait l'incongruité des boutons de culottes glissés à la quête et le danger des courants d'air soufflant sous le porche.

Bonfol s'enorgueillissait de compter deux fanfares. Celle des radicaux, la « nôtre », qui s'appelait l'« Helvetie », portait de discrets uniformes. Les conservateurs, en revanche — casquette blanche, pantalons clairs et vestons bleus — ressemblaient à des amiraux. J'en bavais d'admiration et de jalousie.

On ne parlait pas souvent politique chez mon grand-oncle. Et pour cause ! Dans sa jeunesse, il avait été un chaud partisan du Kulturkampf et soutenu le curé « apostat » installé dans la paroisse. Bien qu'assagi par les ans et par l'échec de la cause qu'il avait embrassée, il était resté quarante-huitard et tous ses fils militaient dans le Parti radical. Sa femme, issue d'un milieu conservateur où l'on haïssait les « apostats », l'avait épousé contre le gré de sa famille. Et ce fier paysan, dès lors, pour ne pas blesser les sentiments de sa compagne, s'était abstenu, devant elle, de toute allusion à la politique ou à la religion.

Dans cette famille d'un style ancien régime où les enfants vousoyaient leurs parents, j'étais le seul, moussaillon exotique, à tutoyer mes oncle et tante avec une touchante inconscience, sans qu'on y eût vu une impo-

litesse ou une attitude indélicate, ou qu'on m'eût suggéré d'utiliser le « vous ». On était indulgent, dans la tribu, envers le benjamin.

Et dans un climat si honnête, où le travail constituait la loi suprême, où la patrie, la religion, l'engagement politique servaient de socle à une société immuable et incontestée, où l'argent, gagné à la sueur du front, tout en n'étant pas méprisé, ne devenait jamais un maître, je me sentais inconsciemment moulé dans le corset de la discipline collective. Mon grand-oncle, comme mon père, m'apprirent très tôt la valeur du serment, qui engage l'homme tout entier et qu'il ne peut renier, au risque d'être voué aux gémonies comme parjure, relaps ou félon. Aristocrates de la terre, gagne-petit, mais qui rejoignaient, par leur idéal de l'engagement et du service, les seigneurs de la féodalité et les grands commis des rois de France. Aussi, jamais au cours de ma longue carrière de soldat et de magistrat, n'ai-je prêté serment envers la patrie et l'Etat sans y associer ce vieux paysan à tête de chouan et l'auteur de mes jours. Dans la « République » de Platon, pareille souche engendre les guerriers et les philosophes, les missionnaires et les juges. Foin des marchands, des habiles et des politicards. Servir ou se démettre !

* * *

Je rentrais néanmoins volontiers à Montignez, où j'avais la bride sur le cou. Et l'auberge, au surplus, même si l'accès ne m'en était permis que sur les bords, se révélait un aquarium humain incomparable.

Mlle Philomène représentait un lambeau d'histoire. Vivant seule dans une maisonnette vis-à-vis du Cheval-Blanc, elle me hélait chaque jour, me demandait si j'avais fait... mes prières, me bourrait de pains d'anis et de biscômes de sa confection. D'une éducation raffinée, après avoir été chaperon chez quelque comtesse lorraine, elle avait fini sa course comme gouvernante et infirmière de l'abbé Jean-Pierre Bélet, un des vicaires qui suivirent, en 1836, le doyen Cuttat de Porrentruy dans sa lutte contre les articles dits de Baden, qui restreignaient la liberté du culte catholique. Frappé d'amende et d'exil, après des péripéties rocambolesques, l'abbé Bélet obtint la révision de son jugement. Aumônier d'un régiment suisse capitulé à Naples, puis directeur des « Archives catholiques » à Paris, il rentra au pays natal pour y couler ses derniers jours. Mon père, enfant de chœur chez lui aux environs de 1880, en avait conservé le souvenir d'un vieillard autoritaire et despotique, d'une sécheresse toute militaire et qui distribuait plus de taloches que de bénédictions. L'abbé Bélet, dont le rôle fut capital dans la lutte contre Neuhaus, Stockmar et le radicalisme naissant, repose dans l'église de Montignez. Coulé d'un bloc, bretteur par la plume et la langue, rien ne l'a attendri, même pas les biscômes de Mlle Philomène et son ton onctueux de sacristie. Un vrai bourgeois de mon village, descendant de ceux qui, pendant cinq siècles, luttèrent âprement contre l'abbé de Bellelay et son prieuré de Grandgourt pour sauver leurs cartulaires et disputer la dîme aux moines blancs.

Tout autre type humain était la « Metchine » ou Martine, une lamentable alcoolique, vivant avec son fils, déchet humain tout comme elle, et qui venait se ravitailler par une porte dérobée. Ma grand-mère l'avait en pitié et, pour atténuer son vice, lui passait toujours quelques reliefs de la cuisine.

Parmi les rares habitués de la semaine, deux personnages émergent de mes souvenirs. L'un s'appelait M. Kœnig, jadis douanier ou gendarme, un taciturne, noyé dans un halo de fumée et sirotant une absinthe laiteuse — elle n'était pas encore interdite — tout en lisant le « Démocrate » et le « Jura », tri-hebdomadaire paraissant au chef-lieu. Mon oncle, recherchant les bavards chaleureux et communicatifs, l'évitait. Et M. Kœnig rentrait chez lui sans jamais avoir desserré la bouche.

Le « Boer », journalier, trappeur, braconnier et contrebandier à ses heures, fanfaron, hâbleur et hirsute, vêtu d'un pantalon de velours à grosses côtes bouffant sur des bottes d'éboueur, vivait de l'air du temps, de la cueillette des champignons, des grenouilles qu'il traquait au printemps, et d'une brocante aux origines douteuses. On l'évitait ; non pas qu'il fût malhonnête ou dangereux, mais les odeurs fauves et persistantes qu'il répandait obligeaient à une constante aération. Il gîtait autant dans les bois que dans son antre, réduit informe, et les notables le ménageaient, car sa voix, lors des élections, penchait vers les uns ou les autres au gré des dernières libations.

Je passais régulièrement les fêtes de Pâques dans mon village. On y observait un rite bien établi. Dès le Jeudi-Saint, en horde, nous les écoliers, nu-pieds et portant de gros paniers d'osier, nous faisons du porte-à-porte, reçus aimablement. Les œufs frais s'entassaient dans les paniers, le curé les bénissait, on les répartissait ensuite et ils étaient teints, par les ménagères, avec des pelures d'oignons.

Quand les cloches s'envolaient... vers Rome, le sacristain nous distribuait des crécelles et des maillets accouplés, appelés « caque-mayats » dans le langage du cru. Le village en retentissait jusqu'à l'office des ténèbres, comme dans une vaste léproserie. Et soit pieds nus, les sabots déposés sous le porche comme dans une mosquée, soit en chaussettes montrant des trous béants, on évoluait dans la nef, maniant des encensoirs vides, préparant comme un ballet l'office pascal où nos évolutions rataient régulièrement.

* * *

Des coutumes ont rejoint l'oubli, et que je n'avais vues ou vécues ni à Tramelan, ni à Moutier. 1914, comme un raz-de-marée, les a fait disparaître.

A l'automne, le berger — sous-entendu le « berger de cochons », car les autres bêtes ne lui étaient par confiées — traversait le village, sonnait d'un cornet primitif ; on ouvrait les soues, et truies, verrats et goretts, grognant et reniflant, encadrés par deux chiens, s'en allaient en bandes à l'orée des bois. Ils rentraient en fin de journée, groins rosés et queues frétilantes, nourris de glands, faines et racines fouissés dans les clairières. Minus de la communauté, le « berger de cochons », pauvre hère assisté ou demeuré, vêtu toute l'année d'une ample capote militaire incolore et délavée, connaissait bêtes et propriétaires ; et jamais il n'y eut échange et confusion. Les porcs, d'ailleurs, tout en n'ayant l'air de rien, tâtonnaient un instant devant leur soue, comme un ivrogne cherchant son domicile, puis fonçaient résolument.

Personnage moins pittoresque, le marchand de fromages des Vosges apparaissait chaque saison. Comme Crainquebille, il poussait péniblement sa charrette, un étalage garni de fromages ronds en forme de

gâteaux, à pâte molle et croûte mince, et qu'il appelait des « münster » et des « romaré » (en roulant les r car il venait de l'Est). Pendant longtemps, je crus qu'il s'agissait de romarin ! Comme on payait en argent français, les fromages disparaissaient rapidement. D'ailleurs, on les connaissait mieux, à la frontière, que le gruyère ou l'emmental, tout comme l'Arbois ou le gros rouge supplantaient alors les vins suisses, totalement inconnus.

Le village comptait deux épiceries. Ma grand-mère m'envoyait aux emplettes « chez Sylvestre », la plus rapprochée. Quel caravansérail ! On y faisait la causette dans un local exigü, sombre, propre, tenant à la fois du musée, de la sacristie et du bureau de perception. La mère Sylvestre, avenante, vive et curieuse, entretenait la conversation. Les longs pains de sucre de canne habillés de papier bleu voisinaient avec les sacs de lentilles, de pois jaunes et de farine. Peu ou pas de conserves. L'huile gisait à couvert dans de gros estagnons de fer blanc. Le tabac, en paquets ou en rouleaux, occupait un rayon, et le pétrole en fûts restait dans l'ombre de l'arrière-boutique. Et Mme Sylvestre me glissait un rectangle de chocolat Suchard, noir, dur, amer, où les dents mordaient en faisant des copeaux. Chocolat pour la cuisson ! Ou alors, elle me donnait une image-devinette, ou une image d'Epinal, ou encore un carton-silhouette de soldat allemand.

L'épicerie de Mme Sylvestre a disparu, reprise par une coopérative. Tant pis pour la poésie du local. Tout comme a disparu aussi le lavoir communal, grande fontaine aux eaux troubles munie d'un toit. Quelques rares ménagères y amenaient encore leur linge et leur propre planche à lessiver, sur une brouette. Depuis l'installation du réseau d'eau vers 1905, la plupart des lavandières l'avaient déserté, si bien qu'il se muait en aquarium moussu où gigotaient des têtards.

Le samedi, le boucher du bourg plaçait un étal devant le « Cheval-Blanc ». Chaque ménage faisait provision de bœuf pour le pot-au-feu dominical et achetait l'un ou l'autre abat pour varier l'ordinaire.

Si l'aménée d'eau avait provoqué une modification profonde des habitudes séculaires d'un village tirant l'eau de ses puits et d'une source capricieuse, l'électricité, elle aussi, avait amené des mœurs nouvelles. On s'en montrait parcimonieux, tout comme du téléphone. La station publique étant installée au « Cheval-Blanc », nous étions chargés de menues commissions. Maints vieux paysans hésitaient à prendre une communication ou à téléphoner personnellement, comme si les gros écouteurs d'ébonite, engins diaboliques, les eussent mis en rapport avec Lucifer ou quelque esprit mystérieux.

L'éclairage des rues était encore miteux : des lumignons ou presque. Un progrès, cependant, sur les chemins obscurs d'avant la fée nouvelle, au grand dam des butors profitant des nuits d'encre pour effrayer les beautés du village et leurs duègnes à des heures indues, ou terroriser de pauvres naïfs par des farces stupides. Mon oncle se vantait, avec quelques mécréants de son acabit, d'avoir placé, sur le mur du cimetière dominant la grand-route, une citrouille évidée percée d'yeux et contenant deux bougies. Les garnements la manœuvraient à distance, si bien que de la route, par ce subterfuge macabre, on avait l'illusion d'un squelette surgissant dans la nuit. Un bruit de castagnettes, un frôlement de

draps, un râle, et le malheureux passant, victime d'une hallucination, s'enfuyait en hurlant à réveiller le village. Pareil exploit ne put se renouveler, le maire y ayant mis prestement son holà.

Au printemps et à l'automne, Montignez ployait sous les travaux des champs, que ne coupaient guère que les repos du dimanche. Ça et là, les jeunes, comme des coqs provocants, visitaient à bicyclette les villages voisins, et leurs aînés traînaient leurs chausses un jour durant à la foire de Porrentruy. On se rendait aussi à Delle, à deux kilomètres de chez nous, lors du 14 juillet. J'y fus à plusieurs reprises, accompagnant mon oncle, aussi connu des Dellois que s'il eût été leur sous-préfet. Tricolores et banderoles claquaient au vent. Un défilé de gendarmes, douaniers, gymnastes, officiels bedonnants, précédés d'une clique et d'un orphéon, créait l'euphorie générale. Et les bribes de conversations équivoques, soulignées de rires gras, entre gars de vingt à trente ans, me révélaient les jours suivants que certains d'entre eux avaient poussé une pointe jusqu'à Belfort, aux abords de la citadelle, à l'assaut de fortins qui n'avaient rien de belliqueux.

* * *

Finies les vacances d'été, je rentrais chez mes parents, ivre de liberté, le teint hâlé comme un marin, les mollets écorchés par les ronces et les halliers. Et l'étude reprenait. Tout rentrait dans l'ordre, sauf en 1914, quand éclata l'orage. Le cœur gros, je quittais Bonfol, Montignez, mes chers horizons d'Ajoie, ma grand-mère surtout, sa cuisine où elle s'affairait à me préparer des gâteries comme si l'héritier de la tribu eût été un maharadjah. Et sa cuisine, contenant et contenu, était digne de mon aïeule ! Je revois encore les deux grands buffets-vaisseliers de chêne où s'étaient des collections de cruches de grès bleuté de diverses grandeurs, des plats et des assiettes au fond orné de scènes à la Daumier ou de paysages romantiques ; ce sont aujourd'hui pièces de musée chassées par les antiquaires. Plus modestes, sur une étagère à rayons, les grosses écuelles de terre cuite et les « caquelons » de Bonfol, les jarres contenant le saindoux et le beurre fondu, un moulin à café au ventre de cuivre et des pots de confitures (mûres, coings, groseilles) qu'elle apprêtait pour l'hiver comme un écureuil entasse ses réserves.

En retrouvant Moutier et mon sicilien quartier de Tripoli, je remuais encore pendant quelques jours mes souvenirs ajoulots. L'école, avec ses exigences, mes parents, dont l'autorité écornée devait se réaffirmer, reprenaient le dessus. Mes dernières vacances de l'enfance insouciantes s'achevèrent en avril 1914. Un drame collectif allait mettre un terme aux voltiges étourdies et farfelues d'un papillon.

Août 1914 : l'orage éclate

Quoi qu'on en dise ou en écrive, la guerre, cette folie collective, est difficilement prévisible. 1914 ignorait encore tout de cette science prétentieuse, issue de la sociologie, et qu'on a baptisée « polémologie ». Certes, on parlait beaucoup de « guerre » et de « guerres » dans notre entourage, mais personne n'a jamais prédit un cataclysme mondial. Une guerre embrasant l'Europe paraissait impossible aux esprits bien pensants, la Triplice (Allemagne, Autriche-Hongrie et Italie) et la Triple Entente (Russie, France et Grande-Bretagne), de forces à peu près égales, devant

hésiter, l'une et l'autre, à provoquer un conflit. Et les armements étaient si terrifiants (canons à frein hydropneumatique et se chargeant par la culasse, obusiers de gros calibre, mitrailleuses, aviation naissante) qu'aucune grande puissance n'oserait mettre le feu aux poudres.

On avait bien vécu, à distance, la guerre italo-turque. La péninsule balkanique formait un abcès chronique. Nos maîtres nous orientaient et j'avais suivi un exposé public (à 13 ans !) qui m'avait enthousiasmé, de M. Etienne, professeur au Collège de Delémont, sur la « chaudière balkanique ». Mais la Russie veillait et son armée, comme un rouleau compresseur...

Personne ne nous avait jamais parlé ni de l'Europe et de son destin, ni du colosse américain, ni d'un ordre européen ou mondial fondé sur l'équité. Seules comptaient pour moi ma patrie suisse et la France dépouillée impunément de l'Alsace-Lorraine, « ces deux pauvres sœurs ». L'« affaire Caillaux » avait défrayé la chronique. La femme d'un ministre français de ce nom avait tué le journaliste Calmette. J'en ignorais les raisons.

Il y eut ensuite l'attentat de Saraïevo, où l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et son épouse périrent assassinés en juin. Peu d'émotion. C'était si loin, et dans les Balkans turbulents...

Mon père, un soir de juillet, déclara : « Ça pourrait se gâter ; de jeunes Italiens viennent d'être rappelés sous les drapeaux par télégramme. » Et ce fut tout. Personne n'y crut et ne croyait à la gravité de l'heure.

* * *

Je devais passer mes vacances en Ajoie dès le début d'août. Le 1^{er} août au soir, le tocsin sonnait. La mobilisation générale était décrétée. Et les grands d'Europe, pris dans un engrenage fatal, entraient en guerre. Nul ne pensait plus à Saraïevo, l'étincelle d'où jaillit l'incendie.

Tandis que l'élite rejoignait ses places de mobilisation, le landsturm gardait les voix ferrées. J'accompagnai une voisine éplorée, Mme Péteut, qui portait des victuailles à son mari, sentinelle sous un ponceau de la voie ferrée, dans les gorges de Court. Ce brave « milicien », fier et ému, nous révéla la chambre à mine et l'allumage, sans souci de la consigne et du secret. Et Mme Péteut, pleurotant, rentra au village sans qu'on ait échangé un mot.

A la fin de la semaine, maintes troupes passèrent à Moutier, se dirigeant vers la frontière. Les gens, sur la rue, faisaient la haie, applaudissaient ou se taisaient, émus. Aux fenêtres, des femmes agitaient des mouchoirs.

On racontait que les soldats, à Tavannes, avaient aiguisé sabres et baïonnettes et touché des plaques d'identité.

Quand les bataillons jurassiens traversèrent Moutier, il y eut foule sur les routes, comme lors d'un défilé. La troupe portait la tenue de sortie, uniformes bleu-noir à col rouge, boutons métalliques étincelants. Médecins et vétérinaires, en queue de colonne, se reconnaissaient à leurs dolmans azur.

Fanfare en tête, drapeaux claquant au vent, officiers gantés et sabre au clair, troupe ayant l'arme portée et baïonnette au canon, trains hippomobiles suivant en files interminables, tels m'apparaissent dans le halo

du souvenir les bataillons 21, 22 et 24, puis le bataillon vert olive des carabiniers jurassiens. On cherchait des visages connus dans ce fleuve humain qui s'écoulait vers la frontière. Je reconnus un de mes cousins, carabinier, qui daigna m'adresser un signe condescendant ; l'homme dans le rang ne pouvait faire plus.

Et j'enviais mes aînés de participer à une épopée. Nourri du pathos hugolien et du « Flambeau » de l'Aiglon, j'enrageais d'arriver trop tard, de n'avoir pas 20 ans, d'être banni des sentiers de la gloire. Car la guerre, disait-on, s'achèverait à l'automne, tout s'arrangerait. Je croyais à la fleur au fusil, à la griserie des batailles, à l'héroïsme qui purifie, bien que je n'aie pas encore découvert Barrès, Psichari et Montherlant.

Dans ces sombres journées d'août, tandis qu'un adolescent maudissait le sort d'être trop jeune, des centaines d'hommes et de femmes se ruaient vers les épiceries et les banques. *Primum vivere...*

Mais nul n'a pensé, vieillard ou adulte, dans ce drame qui s'ouvrait, que l'Europe se mourait et qu'un monde nouveau s'enfantait dans la douleur des peuples. *Quo vadis, Europa ?*

Pour apaiser mes transes patriotiques, je reçus, par je ne sais quelle grâce, le 7 août, l'invite à me présenter, en costume de scout, à l'Hôtel de la Gare à Moutier, où venait s'installer une tête d'étape, dirigée par un major vaudois, M. Amiguet, et un capitaine genevois, M. Boissonnas. On me remit une bicyclette et un brassard fédéral.

Estafette à la tête d'étape ! Je participais, enfin, à l'arrière il est vrai, au banquet de la gloire, à la griserie des héros, bien que doté d'une portion congrue et d'un rôlet minuscule !

Le soleil ne s'était pas encore couché sur les ruines. *Quo vadis, Europa ?*

Décembre 1970.

Virgile MOINE

ORGANES DE L'ADIJ

Président : René Steiner, 2800 Delémont, tél. (066) 2 25 81 ou 2 15 83
1^{er} vice-président : Willy Sunier, 2608 Courtelary, tél. (039) 4 92 06 ou 4 91 04
2^e vice-président : Henri-Louis Favre, 2732 Reconvilier, tél. (032) 91 24 73
Secrétaire : H. Boillat, 2732 Reconvilier/Loveresse, tél. (032) 91 23 20 ou 91 29 79
Caissier : René Domont, 2905 Courtedoux, tél. (066) 6 23 72 ou 6 17 62
Rédaction du bulletin : Jean Schnetz, 2800 Delémont, tél. (066) 2 17 51
Administration du bulletin : place de la Gare 25, 2800 Delémont, tél. (066) 2 25 81
Comptes de chèques postaux : Caisse générale : 25 - 20 86
Bulletin : 25 - 102 13
Abonnement annuel : Fr. 15.— ; le numéro : Fr. 1.50